

BAYARD POCHE

R.L. STINE

Chair de poule®

LA PEAU DU LOUP-GAROU



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.

LA PEAU DU LOUP-GAROU

R.L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR LAURENT MUHLESEN

SEPTIÈME ÉDITION

BAYARD JEUNESSE

En descendant du bus, je mis la main en visière pour me protéger du soleil ; puis j'inspectai le petit parking, à la recherche d'Oncle Bernard et de Tante Marthe.

Je ne savais pas à quoi ils ressemblaient. J'avais quatre ans la dernière fois que je les avais vus. J'en avais douze aujourd'hui.

Heureusement pour moi, la gare routière de l'Étang-aux-loups était minuscule, une petite bicoque en bois dressée au milieu d'une immense aire de stationnement. Je ne pouvais pas les rater.

- Combien de bagages ? grommela le conducteur. On était en octobre et, malgré le froid, le dos de sa chemise grise était trempé de sueur.

- Un seul, répondis-je.

J'étais aussi le seul passager à descendre.

En face de la gare routière se trouvaient une station-service et quelques boutiques. Derrière, c'était les bois. Les arbres avaient des reflets rouges, jaunes

et bruns. Ils n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, mais il y en avait pas mal qui tapissaient déjà le sol du parking.

Le conducteur ouvrit la soute à bagages en continuant à maugréer. Il saisit mon sac noir et se tourna vers moi :

- C'est celui-ci ?

- Oui, répondis-je. Merci.

Une rafale de vent glacial me fit frissonner. Je me demandai si mes parents avaient mis suffisamment de vêtements chauds dans mon sac. Tout était allé tellement vite !

Ils avaient dû partir précipitamment juste avant Halloween. Leur travail les appelait à l'étranger. En une soirée, ils avaient trouvé un endroit où me caser pour deux semaines, peut-être plus.

Et cet endroit, c'était chez mon oncle et ma tante, en pleine cambrousse !

J'ajustai autour de mon cou la lanière de mon appareil photo. C'est la chose la plus précieuse que je possède et je l'emporte partout où je vais. Je l'avais gardé avec moi pendant tout le voyage, de peur qu'il ne soit écrasé dans la soute à bagages.

Le conducteur posa mon sac sur le bitume et referma la soute avec un claquement sec. Juste avant de remonter dans le bus, il se tourna vers moi :

- Il y a quelqu'un pour venir te chercher ?

- Oui, m'empressai-je de répondre en me remettant à regarder si Oncle Bernard et Tante Marthe étaient là.

Soudain, une camionnette bleue, couverte de boue, pénétra à toute allure dans le parking. Un coup de klaxon retentit. Une main s'agita à travers la fenêtre du passager.

- C'est eux ! annonçai-je au conducteur.

Mais celui-ci avait déjà regagné son siège et rallumé le moteur. Lentement, le bus s'éloigna dans un vrombissement sourd.

- Alex ! Ouhou ! appela Tante Marthe depuis la camionnette.

Je ramassai mon sac et courus dans sa direction. La camionnette s'arrêta dans un crissement de pneus. Les deux portières s'ouvrirent en même temps. Mon oncle et ma tante descendirent pour venir à ma rencontre.

Je ne les reconnus pas du tout. J'avais toujours pensé qu'ils avaient l'âge de mes parents. Mais ils semblaient bien plus vieux.

Tante Marthe m'embrassa chaleureusement.

- Alex ! Comme je suis contente de te revoir ! s'exclama-t-elle.

Oncle Bernard me serra la main en souriant. Ses cheveux gris flottaient au vent. Ses joues ridées étaient rouge vif.

- Comme tu as grandi ! s'étonna-t-il. Il va falloir que je t'appelle M. Hunter au lieu d'Alex.

J'éclatai de rire :

- Personne encore ne m'appelle M. Hunter. Je suis trop jeune.

- Tu as fait bon voyage ? demanda-t-il.

- C'était plutôt agité ! Je suis sûr que le chauffeur a fait exprès de ne rater aucun nid de poule ! Et le monsieur qui voyageait à côté de moi a eu le hoquet pendant tout le trajet.

Tante Marthe eut un petit rire :

- Ça n'a pas dû être très reposant, en effet !

Oncle Bernard baissa les yeux sur mon étui.

- Tu aimes la photo, Alex ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

- J'aimerais devenir reporter, un jour, lui expliquai-je. Comme vous.

Mon oncle et ma tante sourirent tous les deux. Apparemment, mon projet leur plaisait.

- Ce n'est pas un métier facile, dit mon oncle. On voyage souvent et on ne reste jamais longtemps au même endroit.

- C'est pour cela qu'on ne s'est pas vus depuis des années ! soupira Tante Marthe en m'embrassant à nouveau.

- Si vous avez du travail, j'espère que je pourrai vous accompagner, dis-je. Je parie que j'apprendrai un tas de trucs avec vous !

Oncle Bernard éclata de rire :

- Nous te livrerons tous nos secrets, c'est promis !

- Tu es ici pour deux semaines au moins, renchérit ma tante. Ça nous laisse tout le temps pour des leçons de photographie.

- Pas si nous nous éternisons sur ce parking, dit mon oncle en s'installant au volant.

Quelques secondes plus tard, nous quitions la gare

routière. Nous passâmes devant une poste, une petite épicerie et un pressing, avant de traverser un carrefour. Puis nous nous trouvâmes entourés d'arbres.

- C'est tout ? m'étonnai-je

- Eh oui, répondit Tante Marthe. Tu viens de faire le tour de l'Etang-aux-loups.

- J'espère que tu ne t'ennuieras pas, ajouta mon oncle. C'est si petit, ici...

- Oh non ! le rassurai-je. J'adore la forêt. Je parie qu'il y a des tas d'endroits à explorer.

J'étais né et j'avais grandi en ville. Des arbres, je n'en voyais pas beaucoup ! Je me réjouissais de découvrir ce nouveau monde.

- Je vais faire des centaines de photos dans les bois, poursuivis-je.

La camionnette roula sur une bosse, envoyant ma tête heurter le plafond.

- Ralentis, Bernard ! dit Tante Marthe. Ton oncle confond la camionnette avec un vaisseau spatial, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Il ne roule qu'à la vitesse de la lumière !

- En parlant de lumière, enchaîna l'intéressé en écrasant du pied l'accélérateur, je te montrerai un certain nombre de trucs pour les prises de vue en extérieur.

- Je me suis inscrit à un concours, leur annonçai-je. J'ai envie d'envoyer une photo vraiment géniale... Une photo de Halloween. Quelque chose de si génial qu'ils seront obligés de me donner le premier prix !

- Excellente idée, répondit Tante Marthe en jetant un coup d'oeil en biais à mon oncle. Halloween n'est que dans quelques jours. Au fait, en quoi veux-tu te déguiser ?

Mon choix était fait depuis longtemps :

- En loup-garou !

- N O N ! hurla ma tante.

Oncle Bernard, lui aussi, laissa échapper un cri.

La camionnette brûla un stop. Mon oncle freina de toutes ses forces. Le véhicule dérapa. Mes yeux s'agrandirent d'effroi. Mon oncle fonçait droit sur un énorme camion lancé à toute allure.

- AAAHHH !

Était-ce vraiment moi qui avais crié ?

Oncle Bernard donna un coup de volant sec. Mon épaule heurta violemment la portière. La camionnette s'immobilisa sur le bas-côté.

Je vis une masse rouge passer en trombe à quelques centimètres de nous. Le chauffeur du camion donnait des coups de klaxon rageurs.

Mon oncle était blanc comme un linge. Il passa une main tremblante dans ses cheveux gris.

- Bernard, que s'est-il passé ? demanda ma tante d'une petite voix.

- Je... je ne sais pas, balbutia-t-il. Je crois que je n'étais pas assez concentré.

Il inspira profondément. Tante Marthe hocha lentement la tête.

- Tu as failli nous tuer tous les trois, murmura-t-elle.

Elle se tourna vers moi et ajouta :

- Alex... Tout va bien ?
- Ça va, merci, dis-je en me frottant l'épaule. Je ne m'attendais pas à ce que mon séjour commence aussi fort !

J'avais essayé de prendre cela à la rigolade, mais ma voix trahissait l'état de choc dans lequel je me trouvais. Mon appareil photo était tombé sous le siège. Je le ramassai et l'examinai soigneusement. Il ne semblait pas avoir souffert.

Oncle Bernard ralluma le moteur et remonta lentement sur la route.

- Je suis vraiment désolé, dit-il.
- Tu as pensé aux Malwins, Bernard, c'est ça ? dit soudain ma tante sur un ton de reproche. Quand Alex a prononcé le mot de loup-garou, tu t'es souvenu d'eux, et...
- Tais-toi, Marthe ! lança mon oncle. Ne parlons pas des Malwins. Nous avons eu assez peur comme ça. Alex vient à peine d'arriver. Tu tiens à ce qu'il ait déjà envie de repartir ?

Je fronçai les sourcils :

- Qui sont les Malwins ?
- Peu importe, répliqua sèchement mon oncle.
- Des voisins, m'expliqua Tante Marthe d'un air embarrassé.

Elle jeta un coup d'œil à l'extérieur et en profita pour changer de sujet :

- Ça y est, nous sommes presque arrivés !

Le ciel s'était assombri. La route était devenue si étroite et les arbres étaient si hauts qu'ils empê-

chaient presque la lumière de passer. Je me mis à réfléchir. Le comportement de mon oncle et de ma tante était vraiment étrange. Pourquoi Oncle Bernard m'avait-il répondu si brutalement quand je lui avais parlé des Malwins ?

- Pourquoi cet endroit s'appelle-t-il l'Étang-aux-loups ? me renseignai-je.

- Parce que le nom New York était déjà pris ! plaisanta Tante Marthe.

- Il y avait des loups, autrefois, dans cette forêt, dit Oncle Bernard.

- Autrefois ! s'exclama ma tante.

Elle se tourna vers mon oncle et ajouta à voix basse :

- Bernard, pourquoi ne pas dire la vérité à Alex ?

- Tais-toi donc, murmura mon oncle entre ses dents. Tu tiens vraiment à effrayer ce garçon ?

Un silence pesant s'installa. À la sortie d'un virage apparut soudain une petite clairière. Trois habitations s'y dressaient, presque côte à côte. L'endroit était littéralement encerclé d'arbres.

- C'est notre maison, là, au milieu, annonça Oncle Bernard.

Elle était carrée, avec des murs blancs, et entourée d'un beau gazon fraîchement tondu. À sa droite on pouvait voir une sorte de ranch, tout en longueur, gris avec des volets noirs. La troisième maison, sur la gauche, était presque entièrement cachée par une haie que personne n'avait dû tailler depuis des années. Le perron était envahi de mauvaises herbes, et une grosse branche d'arbre gisait au milieu de l'allée.

- Ce n'est pas très grand, s'excusa mon oncle, mais pour nous, c'est suffisant. Nous sommes très souvent absents, tu sais !

- Avec tous ces déplacements... ! soupira Tante Marthe.

Elle se tourna vers moi et dit en indiquant le ranch à droite :

- Nos voisins ont une fille adorable. Elle a douze ans, comme toi. Elle s'appelle Anna, et elle est très mignonne. Je suis sûre que vous vous entendrez bien. Mignonne ? Cela ne me plaisait qu'à moitié.

- Et... il n'y a aucun garçon de mon âge, par ici ? hasardai-je.

- Hélas, non, répondit ma tante. Je suis désolée. Mon oncle coupa le moteur. Je m'étirai longuement. Tous mes muscles me faisaient mal. J'avais voyagé pendant plus de six heures.

Oncle Bernard alla à l'arrière de la camionnette pour décharger mon sac.

Je regardai l'autre maison. Elle ressemblait à une ruine. Sa façade était noire de crasse. Plusieurs volets manquaient. Le porche était à moitié écroulé.

Je fis quelques pas en direction de cette sinistre habitation.

- Il y a des gens qui vivent là ? demandai-je à ma tante.

- Ne t'approche pas de là, Alex ! hurla Oncle Bernard. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra ! Tu m'as bien compris ?



- Calme-toi, Bernard, intervint ma tante. Je suis sûre qu'Alex comprend très bien.

Elle se tourna vers moi.

- C'est la maison des Malwins, m'expliqua-t-elle en chuchotant Mieux vaut ne pas poser trop de questions, d'accord ?

- Tu n'as rien à faire là-bas, c'est tout, renchérit Oncle Bernard. Allons, aide-moi à décharger la camionnette.

Je jetai un dernier coup d'oeil sur cette étrange bicoque et m'empressai d'obéir à mon oncle.

Ma tante me conduisit ensuite dans la chambre d'amis et m'aida à ranger mes affaires. Pendant ce temps, mon oncle préparait des sandwiches dans la cuisine.

La chambre était minuscule, à peine plus grande que mon placard, chez moi. Elle sentait le renfermé. Tante Marthe m'assura que l'odeur disparaîtrait dès que la pièce aurait été aérée. En allant ouvrir la

fenêtre, je constatai que j'avais vue sur la maison des Malwins. Je frissonnai, repensant à l'étrange avertissement de mon oncle. Pourquoi semblait-il si inquiet à propos de ces gens ?

Quand je me retournai, ma tante finissait d'entasser mes T-shirts dans l'unique armoire.

- La chambre est petite, dit-elle, mais tu y seras bien. Tout à l'heure, je débarrasserai tout ce qui encombre le bureau pour que tu puisses y faire tes devoirs.

- Mes devoirs ? m'étonnai-je.

Soudain, je me rappelai la promesse que j'avais faite à mes parents : aller à l'école de l'Étang-aux-loups pendant toute la durée de mon séjour.

- Anna t'accompagnera lundi matin, annonça Tante Marthe. Elle est en cinquième, comme toi.

Pour l'instant, je n'avais pas envie de penser à cette mini-rentree. Je m'emparai de mon appareil photo.

- Je meurs d'envie d'aller dans le bois pour faire quelques clichés, dis-je à ma tante.

- Excellente idée. Mais, avant, allons déjeuner.

Elle lissa ses cheveux gris et emprunta le petit couloir qui menait à la cuisine. Je la suivis.

- Ça y est, tu es installé ? demanda mon oncle, occupé à verser du jus d'orange dans nos verres.

Nos sandwiches nous attendaient déjà sur la table.

Soudain, des coups retentirent à la porte donnant sur le jardin. Tante Marthe alla ouvrir. Je vis entrer une fille grande et mince. Ma tante avait raison : elle était assez mignonne avec ses longs cheveux

noirs, ses beaux yeux verts, son joli sourire. Elle portait un long sweat-shirt vert foncé sur un jean serré.

Tante Marthe fit les présentations.

— Salut, fis-je, un peu gêné.

— Salut, répondit Anna.

Je déteste rencontrer de nouvelles personnes. On ne sait jamais quoi leur dire.

Ma tante invita Anna à partager notre déjeuner.

- Non, merci, répondit celle-ci. J'ai déjà mangé. J'aimais sa voix. Elle était grave et un peu rauque. Presque une voix de garçon.

- Alex vient à peine d'arriver. Anna, que dirais-tu de lui montrer les environs ? suggéra Tante Marthe. Il débarque de la ville ; il va falloir que tu lui expliques ce qu'est un arbre !

- Tu exagères, plaisantai-je. J'en ai vu plein à la télé ! En fait, ce dont j'ai envie, c'est de faire un tas de photos, ajoutai-je en prenant mon appareil.

- Tu es un fan de photo ? demanda Anna. Comme ton oncle et ta tante ?

Je hochai la tête.

- J'espère que tu as une pellicule couleur, dit-elle. Les teintes des arbres sont vraiment magnifiques en cette saison.

Après avoir salué mon oncle et ma tante, je suivis Anna dans la forêt. Le soleil, tout rouge, commençait à décliner derrière les arbres, faisant s'allonger nos ombres derrière nous. Nous nous amusâmes à les regarder. À un moment, Anna, avec l'ombre de

son pied, fit semblant de cogner mon ombre à moi.
— Aïe ! m'écriai-je en riant.

Je serrai les poings et, à mon tour, fis semblant de lui donner des coups. Cette petite bataille dura un moment, jusqu'à ce que son ombre se jette sur la mienne. Je m'écroulai par terre.

En levant les yeux, je vis qu'Anna riait à gorge déployée. Ses cheveux noirs s'agitaient autour de sa tête. Je pris mon appareil et la photographiai sans la prévenir.

Elle cessa aussitôt de rire et mit ses deux poings sur les hanches.

- Hé ! Qu'est-ce qui te prend ? s'exclama-t-elle.

- Rien. J'avais envie de faire une photo de toi.

Je sautai sur mes pieds. À quelques dizaines de mètres de nous se dressait la maison des Malwins. Sans réfléchir, j'armai à nouveau mon appareil. Au moment où j'allais appuyer sur le déclencheur, Anna me tira violemment par le bras.

- Alex, ne prends pas leur maison en photo, me dit-elle d'une voix angoissée. Ils vont te voir.

- Et alors, qu'est-ce que ça peut faire ?

Au même moment, je crus voir quelque chose bouger derrière une des fenêtres. Je frissonnai. Et si quelqu'un nous observait ?

Je baissai lentement mon appareil.

- Allez, viens ! ordonna Anna en me tirant presque de force vers la forêt. Tu veux photographier les arbres, oui ou non ?

Je jetai un dernier coup d'œil sur la maison des Malwins.

- Mon oncle semble très perturbé quand il parle d'eux, dis-je à Anna. Tu sais pourquoi ?

- Pas vraiment, répondit-elle sans lâcher mon bras. On dit que les Malwins sont un vieux couple très bizarre. Bien que nous soyons voisins, je ne les ai jamais vus. Mais... j'ai entendu des histoires horribles à leur sujet.

- Ah bon ? Quelles histoires ?

Elle ne répondit pas. Ses yeux verts, tournés vers le porche défoncé, se plissèrent. Elle semblait inquiète.

- Viens, partons d'ici, chuchota-t-elle.

Elle courut en direction du petit sentier qui menait dans les bois. Mais je ne la suivis pas. Au lieu de cela, je me dirigeai d'un pas résolu vers la haie sauvage qui entourait la maison des Malwins.

- Alex, arrête ! s'écria Anna. Tu es fou ? Reviens, s'il te plaît ! Les Malwins détestent les enfants. Ils détestent qu'on s'introduise chez eux...

Le soleil déclinant se reflétait sur les vitres sales. On aurait dit que la maison prenait feu. Ébloui, je détournai les yeux.

Quelques secondes plus tard, je pus à nouveau observer les fenêtres. Ce que je vis me fit frémir d'effroi.

À l'intérieur, les rideaux étaient tout déchirés.

Comme si un animal sauvage s'était acharné à les réduire en lambeaux.

- Anna, tu as vu ça ? m'écriai-je sans pouvoir quitter des yeux les rideaux déchirés.

Elle était restée de l'autre côté de la haie, devant la maison de mon oncle et de ma tante.

- Il n'est pas question que je te rejoigne, dit-elle en croisant les bras.

- Mais les rideaux sont..., commençai-je.

- Je t'avais dit que les Malwins étaient des gens bizarres, me coupa Anna. Et ils n'aiment pas avoir l'impression qu'on les surveille. Viens maintenant ! Je reculai de quelques pas. En passant le porche, je heurtai du pied une vieille planche mal clouée et je faillis tomber.

- J'arrive, répondis-je en la rejoignant au pas de course. Mais j'aimerais quand même en savoir plus sur les Malwins. Quelles sont ces histoires horribles que tu connais à leur sujet ?

- Inutile d'insister, je ne dirai rien, répliqua Anna de sa voix grave.

Nous traversâmes une nouvelle fois le jardin de mon oncle et de ma tante.

- Allez, sois sympa ! la suppliai-je.

- Peut-être dans quelques jours, après Halloween, dit-elle. Après la pleine lune.

Je levai les yeux dans la même direction qu'elle. Il faisait encore jour, mais la lune, blanche et presque ronde, venait d'apparaître au-dessus des arbres.

Anna frissonna.

- Je déteste l'approche de la pleine lune, murmura-t-elle. Pourvu que tout se passe bien cette fois-ci.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demandai-je avec étonnement.

Elle ne répondit pas, se contentant de jeter un bref coup d'oeil sur la maison des Malwins.

Nous pénétrâmes enfin dans la forêt. Une lumière pâle filtrait à travers les arbres. Les feuilles mortes et les brindilles crissaient sous mes pieds.

Un vieux chêne tout noueux se dressa devant moi. Son tronc tordu rappelait la silhouette d'un vieillard courbé. Son écorce rugueuse et noire faisait penser à de profondes rides. D'énormes racines grises dépassaient du sol tapissé de mousse.

- Ouah ! m'écriai-je, admiratif. C'est génial !

- Ton oncle a raison, commenta-t-elle en riant. Tu es vraiment un enfant de la ville !

- Peut-être, répondis-je, n'empêche que cet arbre... On dirait presque qu'il est vivant !

Anna rit de plus belle :

- Mais les arbres sont vivants, Alex, tu ne le savais pas ?

- Oh, ça va ! fis-je, un peu agacé. Arrête de te moquer de moi.

Je m'appuyai contre un bouleau pour prendre des photos du chêne. J'essayai de trouver l'angle qui lui donnait une forme humaine. Ensuite, je tournai autour de l'arbre pour photographier les plis bizarres de son écorce. Je fis aussi un cliché d'une branche qui ressemblait à un gigantesque bras dressé. Enfin, je m'agenouillai pour photographier les racines, pareilles à des tentacules.

Anna était assise sur le sol et jouait machinalement avec des feuilles mortes.

- Il mène où, ce chemin ? demandai-je en indiquant un étroit sentier qui s'enfonçait sous les arbres noirs.

- À l'Étang-aux-loups, répondit Anna. C'est le petit étang qui a donné son nom au hameau. Je te le montrerai la prochaine fois. Mieux vaut rentrer maintenant. La nuit va bientôt tomber.

Je repensai soudain à cette histoire de loups dont m'avait parlé mon oncle. Ces loups qui avaient donné son nom à cet endroit.

- Les loups qui vivaient ici, autrefois, demandai-je à Anna, ils sont bien tous morts, n'est-ce pas ?

Anna hocha la tête :

- Oui, bien sûr.

Au même moment, un long hurlement retentit près de nous. Tout près de nous.

Le hurlement d'un loup.

Je reculai en titubant jusqu'au bouleau.

- Anna... ? balbutiai-je.

Ses yeux étaient agrandis par la surprise.

Elle n'eut pas le temps de me répondre. Deux garçons surgirent des buissons. La tête rejetée en arrière, ils poussèrent de nouveaux hurlements.

- Oh non, pas eux ! soupira Anna en faisant la grimace.

Ils étaient tous les deux assez petits et minces, avec des cheveux noirs et des yeux brun foncé. Ils hurlèrent encore deux ou trois fois avant de me dévisager, l'air insolent.

- Vous avez eu peur, hein ? se moqua l'un d'eux, le regard brillant d'excitation.

Il portait un sweat-shirt marron et un jean noir. Une longue écharpe rouge était enroulée autour de son cou.

- Oui, répliqua Anna, mais seulement quand je vous ai vus. Vos têtes sont de vrais cauchemars !

L'autre garçon nageait dans un pull gris et un pantalon de toile trop grands pour lui. Il crut nécessaire de hurler encore une fois. Anna soupira et se tourna vers moi :

- Ils sont dans ma classe. Lui, c'est Sean Kinner, dit-elle en indiquant le garçon à l'écharpe rouge. Et lui, Arjoun Khosla.

- Arjoun ? fis-je.

Je n'avais jamais entendu ce nom.

- C'est un nom indien, m'expliqua-t-il.

- Anna nous a prévenus de ton arrivée, reprit Sean en souriant.

- Il paraît que tu habites en ville ? demanda Arjoun.

- Euh... oui, bredouillai-je. À Cleveland.

- Et ça te plaît, l'Étang-aux-loups ? poursuivit Arjoun.

Sa question n'en était pas vraiment une. Elle ressemblait plutôt à un défi. Les deux garçons me regardaient de leurs yeux sombres comme si j'étais une sorte d'animal exotique.

- C'est que... je viens à peine d'arriver, tentai-je d'expliquer.

- Alors il y a des trucs qu'il faut que tu saches au sujet de cette forêt, dit Sean.

- Ah bon ? Lesquelles ?

- Par exemple, que le lierre rampant que tu es en train de piétiner est extrêmement vénéneux.

Je fis un bond sur le côté. Sean et Arjoun éclatèrent de rire. Je regardai le sol. Il n'y avait pas la moindre branche de lierre.

- On dirait que vous n'avez pas renouvelé votre stock de blagues depuis la maternelle, persifla Anna.

- C'est parce qu'on veut être sûrs que tu les comprends, répondit Sean du tac au tac.

Arjoun et lui éclatèrent de rire en se donnant des claques dans le dos.

- Vous me direz quand il faut rire, grommela Anna en haussant les épaules.

Sean remarqua mon appareil photo et s'approcha.

- Je peux le voir ? demanda-t-il.

Je reculai :

- Euh... c'est-à-dire qu'il est très fragile. Je préfère être le seul à le manipuler.

- Très fragile ! railla Sean. Il n'est tout de même pas en porcelaine de Chine, j'espère ! Fais voir !

Il tendit la main.

- Prends une photo de moi ! s'exclama Arjoun.

Il étira sa bouche avec ses doigts et tira la langue.

- Tu as l'air beaucoup plus intelligent comme ça, observa sèchement Anna.

- Je veux qu'il me prenne en photo ! répéta Arjoun.

- Il ne prend pas de photos d'animaux ! l'interrompit Anna.

Sean éclata de rire et, rapide comme l'éclair, m'arracha l'appareil des mains.

- Rends-moi ça ! ordonnai-je.

Mais Sean l'avait déjà lancé à Arjoun. Celui-ci regarda à travers l'objectif et fit semblant de photographier Anna.

- Eh bien ! se moqua-t-il. Tu n'es pas Claudia Schiffer !

- Peut-être, rétorqua Anna, mais toi, tu vas bientôt ressembler à Eléphant Man, si tu ne rends pas tout de suite cet appareil !

- Il est vraiment très fragile, répétais-je. S'il lui arrive la moindre chose...

Arjoun hésita quelques secondes, mais finit par me rendre le précieux objet. Je poussai un soupir de soulagement. Les deux garçons me fixaient d'un air menaçant. Avec leurs cheveux noirs en bataille et leur expression butée, ils ressemblaient à des bêtes sauvages.

- Fichez-lui la paix, à la fin ! dit Anna.

- On rigole ! répondit Arjoun. On voulait pas le casser, son appareil !

- Son appareil très fragile ! ironisa Sean.

Soudain Arjoun leva la tête et regarda le ciel. Il était sombre. Autour de nous, les arbres projetaient des ombres immenses. L'air avait fraîchi.

- Il se fait tard, commenta-t-il.

J'eus l'impression que Sean avait blêmi.

- Rentrons vite, fit-il en jetant des coups d'oeil inquiets autour de lui.

- Il y a des bêtes étranges qui rôdent dans cette forêt à la tombée de la nuit, murmura Arjoun. Des sortes de monstres.

Anna roula les yeux :

- Arjoun ! Ne me dis pas que tu crois à ces sor-nettes ?

- Bien sûr que j'y crois, répondit celui-ci. Il y a un mois, on a trouvé un cerf décapité pas loin d'ici. Vous entendez ? Dé-ca-pi-té !

- C'est vrai, renchérit Sean. Sa tête se trouvait à quelques mètres de son corps. C'était écœurant !

- Les yeux du cerf sortaient de leurs orbites, ajouta Arjoun. Et son cou grouillait de vers.

- Quelle horreur ! s'écria Anna en se couvrant la bouche. Arrêtez vos bêtises !

- Ce ne sont pas des bêtises, répondit Sean d'une voix grave. Je te jure que c'est la vérité. La lune sera bientôt pleine. Dans quelques jours, la créature va sortir de sa cachette. Quand je pense que cette fois-ci, ce sera le soir de Halloween ! Il faut s'attendre au pire.

Un long frisson glacé parcourut mon dos. Je remarquai que je tremblais légèrement. J'imaginai la tête ensanglantée du cerf gisant à terre, ses yeux éteints, les vers sortant de son cou...

- En quoi vas-tu te déguiser pour Halloween ? demanda Arjoun à Anna.

Elle haussa les épaules :

- Je n'ai pas encore décidé.

- Et toi, Alex ? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

- En loup-garou, répondis-je sans hésiter.

Arjoun avala sa salive et échangea un regard angoissé avec Sean. Pendant quelques secondes, ils ne dirent rien.

- Eh ! Qu'est-ce que j'ai dit de si bizarre ? voulus-je savoir.

Pas de réponse.

- Mais qu'est-ce qui vous arrive ? insistai-je.

Arjoun baissa les yeux.

- Je crois qu'il y a déjà assez de loups-garous par ici, dit-il d'une voix sombre.

Et, tournant les talons, les deux garçons disparurent dans la forêt.



Tante Marthe invita Anna à dîner avec nous. Serrés autour de la petite table de la cuisine, nous avalâmes une délicieuse soupe au poulet.

- Je n'en ai jamais mangé d'aussi bonne ! commenta Anna.

- Merci, Anna, répondit ma tante.

- Désolé d'être en retard, dis-je. Je n'arrivais plus à quitter la forêt. C'était tellement fascinant !

Oncle Bernard tourna la tête vers la fenêtre. Il regarda pendant quelques secondes la lune dans le ciel, puis la maison des Malwins.

- J'ai photographié un arbre vraiment bizarre, lui dis-je. Il était tout tordu. On aurait dit un vieillard courbé.

Oncle Bernard ne répondit pas. Il avait toujours les yeux fixés au-dehors.

- Bernard, Alex te parle ! lui fit remarquer ma tante.

- Hein?... Oh, pardon ! dit-il en secouant la tête

comme pour chasser de mauvaises pensées. Que disais-tu ?

Je lui répétais l'histoire du vieux chêne.

- Je t'aiderai à développer le film demain, si tu veux, me proposa-t-il. J'ai aménagé une chambre noire dans la petite salle de bains, sous le toit. Il faudrait vraiment qu'on trouve une maison plus grande. Surtout qu'on a de plus en plus de travail.

- Qu'est-ce que vous faites, en ce moment ?

- Nous photographions tout ce qui vit la nuit.

- Un magazine nous a commandé un sujet sur les animaux nocturnes, expliqua Tante Marthe.

- Comme les chouettes, par exemple ? demanda Anna.

- Exactement, opina ma tante. Nous en avons déjà trouvé de magnifiques dans la forêt... N'est-ce pas, Bernard ?

- C'est vrai ! Parfois, nous devons rester au même endroit pendant des heures, attendant qu'un animal veuille bien sortir de son repaire.

- Je peux vous accompagner, une nuit ? demandai-je. Je serai absolument silencieux, c'est promis.

Oncle Bernard faillit s'étrangler avec un morceau de poulet.

- Bonne idée, finit-il par dire d'une voix sourde. Peut-être après Halloween.

Je tournai la tête vers Tante Marthe. À son tour, elle observait la lune à l'extérieur.

- Elle est encore basse, murmura-t-elle, mais si brillante...

- On dirait presque qu'il fait jour, ajouta Oncle Bernard.

Quelle était cette expression qui déformait son visage ? Était-ce de la peur ?

Pourquoi mon oncle et ma tante semblaient-ils si nerveux ce soir ? Pourquoi regardaient-ils sans arrêt vers la maison des Malwins ?

Je n'y tenais plus.

- Vous êtes sûr que ça va ? leur demandai-je.

- Pardon ? dit mon oncle en plissant les yeux. Euh... oui, pourquoi ?

- Vous avez déjà pensé à vos costumes de Halloween ? dit ma tante pour changer de sujet

- Je crois que je vais me déguiser en pirate cette année, annonça Anna en finissant sa mousse au chocolat. Je nouerai un bandana autour de ma tête et me couvrirai un œil avec un morceau de cuir noir.

- Bernard et moi avons de vieux habits un peu démodés. Peut-être y trouveras-tu ton bonheur ? lui proposa ma tante. Et toi Alex, en quoi veux-tu te déguiser, déjà ?

Je n'avais toujours pas renoncé à mon idée de loup-garou. Mais je me rappelai la réaction de ma tante quand j'en avais parlé, dans la camionnette, et celle de mon oncle, qui avait failli entrer dans un camion. Je souris et leur annonçai calmement :

- Je vais peut-être me déguiser en pirate, moi aussi. J'ignorais encore que quelques heures plus tard, quand la lune serait à son zénith, je me retrouverais presque face à face avec un vrai loup-garou.

Après le départ d'Anna, je m'assis devant le bureau de ma chambre pour écrire une lettre à mes parents. Je leur racontai que tout allait pour le mieux et que j'aurais des tonnes de photos à leur montrer à leur retour.

La lettre terminée, je décidai de me coucher. Je me dirigeai vers l'armoire pour prendre un pyjama. Arrivé à la fenêtre, je stoppai net. Une lumière orange filtrait de l'extérieur.

Elle provenait de la maison des Malwins !

Je me penchai un peu pour mieux observer.

Allais-je voir les mystérieux voisins ? Je retins ma respiration.

L'attente ne fut pas longue.

Une silhouette apparut bientôt derrière la fenêtre éclairée. Une silhouette étrange.

Celle d'un homme ? Impossible à dire.

Elle finit par se déplacer.

« C'est un animal », réalisai-je.

Non. Un homme...

M. Malwins ?

J'appuyai mon front contre le carreau et plissai les yeux.

Cette tête... on aurait dit celle d'un gros chien...

Tout à coup, la forme disparut de mon champ de vision.

Au même moment, un long hurlement déchira le silence de la nuit.

C'était un cri atroce, mi-humain, mi-animal, un cri comme je n'en avais jamais entendu. Un frisson de terreur courut le long de mon dos.

Un second hurlement s'éleva, encore plus horrible que le premier. Je restai paralysé.

En face, la silhouette avait réapparu. Elle rejeta sa tête en arrière. Je distinguai une gueule énorme.

C'était elle qui poussait ces cris.

« Une photo ! me dis-je. Il faut que je prenne une photo, vite ! »

Je parvins enfin à m'arracher de ma fenêtre, me précipitai vers l'armoire où j'avais rangé mon appareil.

Mon appareil !

Il avait disparu.



- Non ! m'écriai-je, affolé.

Je fouillai frénétiquement chaque étagère. J'avais rangé mon appareil dans l'armoire en rentrant. J'en étais presque certain.

Je balayai la chambre du regard. Pas la moindre trace d'appareil photo.

Je m'agenouillai et regardai sous le lit. Rien.

J'inspectai le dessus de l'armoire. Toujours rien.

Soudain, un nouveau hurlement retentit à l'extérieur. Plus puissant. Plus strident.

Bientôt un second hurlement se superposa au premier. C'était un duo effrayant.

Étaient-ce M. et Mme Malwins qui hurlaient ainsi ?

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir longtemps. Un bruit caractéristique me fit sursauter. Celui d'une fenêtre qu'on ouvrait.

Puis j'entendis un bruit sourd. Celui d'un corps lourd tombant sur ses pieds.

Puis des pas... Des pas qui se dirigeaient droit vers ma fenêtre !

Terrorisé, je risquai un coup d'œil à l'extérieur.

Trop tard ! Il n'y avait plus personne.

Plus aucune lumière ne brillait chez les Malwins.

Derrière leur maison, je vis la cime des arbres frémir sous le vent.

Je regardai longtemps dehors, le temps que les battements de mon cœur se calment. J'entendis distinctement les hurlements et les bruits de pas s'éloigner en direction des bois.

Puis ce fut le silence.

« Mon appareil ! » me rappelai-je. Je me forçai à quitter la fenêtre, sortis de ma chambre et me précipitai au salon. Après tout, je l'avais peut-être laissé là en revenant de ma promenade avec Anna ?

Rien dans le salon. J'inspectai à tout hasard la cuisine.

Là non plus, rien.

- Tante Marthe ! Oncle Bernard ! appelai-je.

Je m'aperçus que ma voix tremblait légèrement.

Je repris le couloir, repassai devant ma chambre, puis devant la salle de bains avant de frapper à leur porte. Pas de réponse.

- Tante Marthe... ? Oncle Bernard... ?

Je risquai un œil à l'intérieur de leur chambre. Elle était vide. Seule y flottait l'odeur du parfum de ma tante, mêlée à celle des produits révélateurs.

Ils étaient probablement partis dans la forêt pour photographier les animaux.

Je réalisai que j'étais seul dans la maison.

« Calme-toi, Alex, me dis-je. Tout va bien. Parfaitement bien. Tu retrouveras ton appareil dès que tu te seras calmé. Il ne doit pas être bien loin. »

Je refermai la porte et regagnai ma chambre. À mi-chemin, dans le couloir, j'entendis un léger craquement.

Puis des bruits de pas.

Pétrifié, je tendis l'oreille. D'où provenaient-ils ?

« Boum, boum, boum... »

Je levai les yeux vers le plafond.

Les bruits de pas venaient bien du grenier. Les deux monstres d'à côté étaient à présent à l'intérieur de la maison.



Je m'appuyai contre le mur. Mon corps entier était agité de tremblements.

J'avalai péniblement la salive tout en écoutant le bruit sourd au-dessus de ma tête.

« Il faut que je sorte d'ici, pensai-je. Il faut que je retrouve Oncle Bernard et Tante Marthe, vite ! »

Je risquai un pas en avant, les jambes en coton.

Soudain un autre bruit parvint à mes oreilles. Je m'immobilisai pour mieux écouter.

Cela ressemblait à un fredonnement... Je n'y comprenais plus rien.

Prenant mon courage à deux mains, j'ouvris brusquement la porte de l'escalier menant au grenier.

- Il y a quelqu'un ? criai-je.

Une tête familière apparut au sommet des marches.

- C'est moi, Alex !

- Anna ! m'exclamai-je. Mais qu'est-ce que tu fabriques là-haut ?

- Ta tante ne t'a pas prévenu que j'étais revenue ?

- Non, répondis-je.
- Elle m'a dit qu'elle avait de vieux habits ici qui pourraient faire de bons costumes pour Halloween. Je suis venue voir. On dirait que je t'ai fait peur !
- Je... je croyais que..., balbutiai-je sans parvenir à terminer ma phrase.
Je m'engageai dans l'escalier.
- Non ! s'écria Anna. Ne monte pas !
Je m'arrêtai net.
- Pourquoi ? m'étonnai-je.
- Je ne suis pas habillée. J'étais en train d'essayer des trucs, dit-elle en souriant. Et puis, j'aimerais te faire la surprise. Il y a des habits absolument incroyables dans ce grenier. Ton oncle et ta tante avaient vraiment des goûts bizarres quand ils étaient plus jeunes.
Sa tête disparut de ma vue. Je l'entendis fouiller dans une malle.
- Au fait, lançai-je, tu n'as pas vu mon appareil photo ? Je l'ai cherché partout, et...
La tête d'Anna était réapparue en haut des marches. Cette fois-ci, elle ne souriait plus.
- Ton appareil photo ? Tu ne l'aurais pas laissé dans la forêt ? demanda-t-elle.
Un sentiment de malaise m'envahit.
- Je... je ne sais pas, répondis-je d'une voix incertaine.
- Tu l'avais en main quand Arjoun et Sean ont détalé, m'expliqua Anna. Mais je ne me souviens pas de t'avoir vu avec quand nous sommes rentrés.

- C'est impossible ! dis-je en secouant la tête. Je n'ai pas pu l'oublier dans la forêt. Mais je vais aller vérifier, à tout hasard...

- Non, Alex ! Ne sors pas !

- Mais il faut que je retrouve mon appareil !

- La forêt est dangereuse, la nuit, m'expliqua-t-elle. Très dangereuse !

Ignorant son conseil, je me dirigeai vers l'entrée. En enfilant mon blouson, je remarquai une torche électrique posée sur un petit meuble. Je l'allumai. Elle éclairait parfaitement.

- Je reviens dans cinq minutes ! criai-je à Anna.

- Alex, non ! Je t'en prie ! Ou alors, attends-moi. Je me rhabille et je t'accompagne.

Mais je voulais retrouver mon appareil au plus vite. Sans attendre Anna, je m'élançai au-dehors.

Je longuai en courant la façade arrière de la maison. D'épais nuages avaient masqué la lune. Il faisait encore plus froid et plus humide que je ne pensais. Je remontai la fermeture Éclair de mon blouson. La maison des Malwins se dressait juste à côté de moi. Le calme le plus absolu y régnait. Je constatai que la fenêtre à travers laquelle j'avais aperçu la créature hurlante était restée ouverte. Mais aucune lumière ne brillait à l'intérieur.

Je faillis glisser sur l'herbe mouillée. Une goutte d'eau s'écrasa sur mon front.

Une goutte d'eau ?

Je ne pensais plus qu'à mon appareil photo. « Pourvu que je le retrouve avant qu'il ne se mette à pleuvoir, me dis-je. Sinon, il est fichu... »

Soudain je sentis comme de petits animaux se faufiler entre mes pieds !

Je m'immobilisai et allumai ma torche électrique.

Non, ce n'était pas des animaux, mais de larges feuilles poussées par le vent. Au bout du jardin, je me baissai pour pénétrer dans le sous-bois. Autour de moi, les branches des arbres bougeaient avec des craquements sinistres.

J'entendis ululer une chouette, et me rappelai que mon oncle et ma tante devaient être quelque part dans la forêt. Je me demandai si j'allai tomber sur eux.

Je suivis en courant le petit chemin que j'avais emprunté avec Anna quelques heures plus tôt. Une autre goutte s'écrasa sur mon front. Bientôt, il se mit à pleuvoir plus fort.

Je ralentis le pas en voyant le vieux chêne tordu. J'étais soulagé de ne pas m'être perdu.

« Si je l'ai oublié dans les bois, c'est forcément par ici », me dis-je.

Le vent soufflait fort, faisant ployer la cime des arbres. L'ululement de la chouette s'était rapproché.

Le faisceau de ma torche balayait le sol. Soudain, je repérai mon appareil, sagement posé sur une souche. Comment avais-je pu l'oublier à cet endroit ? Je l'éclairai pour vérifier s'il n'avait pas été endommagé par la pluie et le mis en bandoulière.

La pluie s'arrêta quand je pris le chemin du retour. Je me mis à fredonner un air joyeux. J'avais retrouvé mon bien le plus précieux ! Je me promis qu'une telle chose n'arriverait plus jamais.

Je m'arrêtai net en entendant le grognement.

C'était un grognement menaçant. Un grognement d'animal sauvage.

Il se rapprochait. Je réalisai soudain que la bête était juste derrière moi !

Complètement paniqué, je sentis mes jambes se dérober sous moi. J'eus tout de même le réflexe d'éteindre ma torche.

Le grognement était à présent tout proche.

Je dus faire un effort immense pour bouger : j'étais paralysé par la peur.

À côté de moi se dressait un épais buisson. Je serrai mon appareil contre moi et m'y faufilai.

À genoux derrière le fourré, j'essayais de reprendre mon souffle. Mon cœur battait si fort que ma poitrine me faisait mal. Je ne voyais rien à travers le feuillage de l'arbuste. Mais j'entendais parfaitement les grognements de l'animal. Je me fis encore plus petit.

« Pourvu qu'il ne me sente pas ! »

Les pas lourds de la bête faisaient trembler le sol. Elle s'arrêta soudain, poussa un hurlement de rage et bondit.

Un bêlement terrifié retentit, immédiatement inter-

rompu par un bruit sourd : celui d'un animal se jetant sur sa proie.

Recroquevillé derrière mon buisson, le corps tremblant, j'entendis le second animal essayer de s'échapper.

La lutte dura quelques secondes et se termina par un craquement d'os.

Je ne voyais rien, mais ce que j'entendais me glaçait d'horreur.

Il y eut un dernier cri désespéré, puis plus rien. Rien que le bruit d'un animal dépeçant un corps. Un bruit de chair déchiquetée. Et une odeur de sang.

Je fermai les yeux, imaginant ce qui se passait de l'autre côté du buisson.

Les grognements de satisfaction du monstre étaient entrecoupés par le sifflement du vent. Je l'entendis s'éloigner de quelques mètres en traînant sa proie. Puis le silence s'installa.

Les bruits de pas reprurent soudain, plus rapides, et cette fois ils se dirigeaient vers moi !

La créature m'avait repéré !

Un cri de terreur s'échappa de ma bouche. Je bondis hors du buisson et me mis à courir.

J'entendis la bête se lancer à mes trousses en hâtant.

Sans me retourner, je doublai mon allure, m'enfonçant plus profondément dans la forêt. Soudain, sur ma droite, je vis un petit étang, entouré de roseaux.

L'Étang-aux-loups ?

Je continuai ma course. Les branches basses des

arbres s'accrochaient à mes habits, m'égratignaient le visage, les bras, les jambes. Je n'avais pas la moindre idée de la direction où j'allais.

« La torche ! me dis-je soudain. Où est la torche ? »

Je l'avais oubliée derrière le buisson.

La tête enfoncée dans les épaules, je me frayai un chemin entre de jeunes sapins. Leurs branches souples me fouettaient le corps. Soudain, je trébuchai contre une pierre. Je chancelai, mais parvins à retrouver mon équilibre.

Je poursuivis ma course effrénée, la poitrine en feu, tendant l'oreille pour essayer de localiser la bête.

Était-elle toujours à mes trousses ?

Je m'arrêtai brusquement. Mes jambes tremblaient si fort que je manquai de m'effondrer. Je luttais pour reprendre mon souffle. Lentement, je tournai la tête. Rien. Les hurlements, les bruits de pas lourds avaient cessé.

Lentement, très lentement, mon cœur retrouva un rythme normal.

Ma bouche était sèche. Je n'avais plus de salive.

« Tout va bien, finis-je par me dire. Je suis sauvé ! »

À cet instant, la créature me frappa par derrière.

Je poussai un cri et tombai à genoux, mais je fis aussitôt volte-face pour affronter mon agresseur.

Il n'y avait personne.

J'attendis quelques secondes, complètement abasourdi, puis me relevai péniblement.

C'est à ce moment-là que je compris. C'était un nid ! Un vieux nid tout sec qui m'avait frappé. Sans doute le vent l'avait-il fait tomber d'une branche.

- C'est vraiment mon jour de chance ! grommelai-je en me frottant la tête.

Je vérifiai une fois de plus si mon appareil photo était intact, puis inspectai les environs.

Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où j'étais. Autour de moi se dressaient des centaines de grands arbres sombres. Sur ma droite, je distinguai quelques rochers.

J'étais perdu. Je voulus me repérer à partir de la position de la lune. Elle était cachée par d'épais nuages.

Je scrutais l'obscurité à la recherche d'un sentier, de n'importe quel indice.

Je ne reconnus rien.

« Si j'arrive à retrouver l'Étang-aux-loups, peut-être retrouverai-je du même coup l'endroit où j'avais oublié mon appareil photo ? » pensai-je.

Mais le problème restait entier : je ne savais pas quelle direction prendre.

Une goutte d'eau s'écrasa sur ma nuque. J'avais froid. Il ne manquait plus qu'il se remette à pleuvoir !

« Et si j'appelais à l'aide ? Oncle Bernard et Tante Marthe sont peut-être tout près ? »

Oui, mais si je criais, le monstre risquait de m'entendre le premier.

Non, décidément, mieux valait que je me taise.

Mais alors, que faire ? Attendre le lever du soleil ? À la lumière du jour, j'avais plus de chances de retrouver le sentier.

Passer la nuit dehors ne m'enchantait pas, mais je n'avais pas le choix.

J'avais à peine pris ma décision qu'une pluie glacée se mit à tomber.

« Si je reste ici, je suis bon pour une pneumonie, réalisai-je. Il faut que je rentre. »

Je me remis à marcher, essayant plus ou moins de suivre la direction d'où j'étais venu. Je finis par reconnaître le buisson derrière lequel je m'étais caché. Je retrouvai même ma torche électrique, que je serrai fermement dans ma main droite.

Je baissai la tête pour me protéger de la pluie et repris ma route.

Soudain, je trébuchai sur quelque chose.

Quelque chose de mou.

Je braquai ma torche pour voir ce que c'était...

Je poussai un cri d'horreur.

Je venais de découvrir un cadavre. Non, deux !
Des cadavres d'animaux.

Lesquels ? Impossible à dire. Ils étaient à moitié dévorés.

Mon estomac se noua.

Quelle bête pouvait bien avoir fait cela ? Quel animal était assez fort et cruel pour déchirer ainsi sa proie ? Il pleuvait à torrents maintenant. Je protégeai mon appareil photo sous mon blouson et me mis à courir. Je voulais échapper à cette horrible vision.

La pluie glacée fouettait mon visage. Mais je ne m'arrêtais pas. La peur me poussait en avant.

L'horrible monstre n'avait pas dû quitter les environs. Il devait toujours être là, la gueule ensanglantée, prêt à bondir sur une nouvelle proie.

Moi, peut-être !

Mes baskets étaient trempées. Je glissai sur un tapis de feuilles boueuses, mais je réussis à garder mon équilibre.

Je ne sais pas combien de temps je courus.

Je finis par tomber sur le vieux chêne tordu. J'étais sauvé !

Quelques minutes plus tard, je pénétrais dans le jardin de mon oncle et de ma tante.

J'avais hâte de rentrer pour me réchauffer et quitter mes vêtements trempés.

Au milieu du jardin, je m'arrêtai net. À la lumière de ma torche, je venais de découvrir d'étranges marques dans l'herbe mouillée.

Elles venaient de la maison des Malwins. Je n'en avais jamais vu de pareilles.

Je me penchai pour mieux les observer. C'était des empreintes de pieds, mais bien trop larges et trop longues pour appartenir à un être humain.

Des empreintes d'animal...

Sans réfléchir, je les suivis et traversai la haie qui séparait le jardin des Malwins du nôtre.

Les traces s'arrêtaient juste sous la fenêtre laissée ouverte !

Quand j'entrai dans la cuisine le lendemain matin, Tante Marthe était au téléphone. Elle se retourna en m'entendant dire bonjour à Oncle Bernard. À la façon dont elle me dévisagea, je compris qu'elle était en colère.

- Bien sûr, je comprends, dit-elle dans le combiné. Ça n'arrivera plus, je vous le promets...

Je pris place à côté de mon oncle. Tout en buvant mon café au lait, je gardai un œil sur Tante Marthe.

— Puisque je vous dis que ça n'arrivera plus, insista-t-elle en fronçant les sourcils. Bien sûr que j'y veillerai personnellement... Non. Il ne vous espionnait pas, Monsieur Malwins. Quelle idée !

Ainsi, c'était à lui qu'elle parlait !

Mon oncle hocha la tête d'un air de reproche :

- Je t'avais pourtant dit de ne pas t'approcher de chez eux, Alex. Nous ne voulons pas avoir affaire à ces gens.

- Je suis désolé, balbutiai-je. Mais...

Je m'apprêtais à lui parler des événements de la nuit passée, mais il me fit signe de me taire pour ne pas déranger Tante Marthe.

- Je vous jure que mon neveu n'a pas pris de photos de votre maison, poursuivit-elle en roulant les yeux. Il ne vous dérangerà plus. C'est promis. Je vais lui en parler immédiatement. Oui. D'accord. Au revoir. Elle raccrocha et se tourna vers nous.

- Ces gens ! soupira-t-elle.

- Il faut être prudent, enchaîna Oncle Bernard en me regardant, et surtout, ne pas les énerver.

- Mais..., balbutiai-je, j'ai... j'ai vu des choses...

- Et eux, c'est toi qu'ils ont vu ! m'interrompit ma tante. Ils t'ont vu rôder autour de leur maison au milieu de la nuit. Ils sont très fâchés.

Elle vint s'asseoir et se versa un bol de café. Elle avait le front trempé de sueur.

- Qu'est-ce que tu faisais au juste dehors, hier soir ? me demanda mon oncle.

- Je suis vraiment désolé, expliquai-je, mais je n'avais pas le choix. J'avais oublié mon appareil photo dans les bois. Il fallait que je le récupère vite, il commençait à pleuvoir.

- Depuis quand faut-il passer par la maison des Malwins pour atteindre la forêt ? demanda Tante Marthe avec ironie.

- Je... j'ai entendu des bruits, des hurlements d'animaux. Ça venait de chez eux ! m'écriai-je, exaspéré. Et ensuite, j'ai vu des empreintes de pas qui menaient juste sous leurs fenêtres. Ce n'était pas des pas

humains ! Il faut me croire, je vous en prie !

Oncle Bernard hocha calmement la tête et but une longue gorgée de café.

- C'étaient probablement les empreintes des pattes de leurs chiens, dit-il sans me regarder.

- Leurs chiens ? m'exclamai-je.

- Oui, renchérit ma tante. Les Malwins ont deux bergers allemands. Des bêtes énormes. De vrais monstres, et dangereux en plus.

- On dirait presque des loups, enchaîna Oncle Bernard en mordant dans une tartine de beurre.

Des bergers allemands ! Cela expliquait les hurlements et les traces dans l'herbe. Je me sentis un peu soulagé.

- Quand j'étais dans la forêt, la nuit dernière...

Mon oncle et ma tante avaient les yeux braqués sur moi.

- ... j'ai vu quelque chose d'horrible. Des animaux complètement déchiquetés.

- Cette forêt est dangereuse, la nuit, je t'avais prévenu, me rappela Oncle Bernard.

- D'ailleurs, tu n'as rien à y faire après le coucher du soleil, renchérit Tante Marthe.

- Et promets-nous de ne plus rôder autour de la maison des Malwins, dit mon oncle.

Avant que je puisse répondre, on sonna à la porte. C'était Anna. Elle ployait sous le poids de son cartable.

- On y va ? me lança-t-elle.

Je hochai la tête et me levai de table :

- Allons-y ! Mais ça me fait une drôle d'impression de fréquenter une nouvelle école au beau milieu d'un trimestre.

- Tout ira bien, tu verras, me rassura Anna. Notre prof principal, M. Stein, est très sympa.

En sortant, je jetai un coup d'œil sur la maison des Malwins. La fenêtre laissée ouverte la veille avait été soigneusement refermée. À l'intérieur, il n'y avait aucun signe de vie.

- Au fait, tu as retrouvé ton appareil photo ? me demanda Anna.

- Oui, et ça a été une sacrée aventure, lui avouai-je. Je lui racontai toutes les frayeurs que j'avais eues.

- Je t'avais prévenu, Alex, dit-elle. Cette forêt, mieux vaut ne pas s'y aventurer la nuit.

Nous étions arrivés au bord de la route. Le soleil était encore bas dans le ciel. Des nappes de brouillard flottaient au-dessus des arbres. L'air était humide et froid. Le car de ramassage scolaire s'arrêta devant nous.

Anna s'assit à côté de moi.

- Tu n'es pas trop nerveux ? demanda-t-elle.

Toujours préoccupé par les Malwins, je lui parlai des hurlements que j'avais entendus chez eux la veille.

- Mon oncle m'a expliqué qu'ils avaient deux bergers allemands, poursuivis-je. Il paraît que ce sont de vrais tueurs...

- C'est faux, dit-elle. Les Malwins n'ont pas de chiens. Ils n'en ont jamais eu.

- Mais alors, pourquoi mon oncle m'a-t-il...
 - Pour ne pas t'effrayer, murmura Anna.
 - Je... je ne comprends plus rien, bredouillai-je. Si les Malwins n'ont pas de chiens, qui a laissé les empreintes que j'ai vues hier dans le jardin ?
- Anna poussa un long soupir et me regarda droit dans les yeux :
- Tu n'as pas encore compris ! Tu n'as pas compris que ces empreintes, c'était les leurs !
 - Les leurs ?
 - Oui, Alex. Il est temps que tu le saches. Les Malwins sont des loups-garous !

J'éclatai de rire :

- Mais vous êtes tous obsédés par les loups-garous, ma parole ! Voyons, Anna, ces bêtes-là, ça n'existe pas !

- Tu n'es pas obligé de me croire, murmura-t-elle.

- Tu veux me faire peur, c'est tout ! Hier soir, j'ai vu un des bergers allemands des Malwins derrière une fenêtre. C'était lui qui hurlait, j'en suis sûr.

Anna se contenta de hausser les épaules et détourna la tête.

- Tu ne me feras pas avaler une histoire aussi idiote, insistai-je. Trouve autre chose.

Mais Anna ne dit plus rien jusqu'au moment où nous arrivâmes à l'école.

À ma grande surprise, M. Stein, notre prof principal, annonça qu'il allait parler... de loups-garous ! Petit et bien en chair, il avait dans les quarante ans. Il était presque chauve, et son visage rondet était en partie caché par d'épaisses lunettes en corne.

Anna avait raison. Il était très sympathique et très accueillant. Il me présenta à mes nouveaux camarades. Je ne tardai pas à me sentir comme chez moi. J'allai m'installer à une place près de la porte du fond. Anna, elle, était assise au premier rang. À la même hauteur que moi, mais du côté des fenêtres, je reconnus Sean et Arjoun. Ils m'observaient, sans rien dire ni même me saluer.

Après avoir fait l'appel, M. Stein s'assit sur un coin de son bureau.

- Est-ce que quelqu'un connaît le sens du mot « lycanthropie » ? demanda-t-il.

Je vis ses yeux briller derrière ses lunettes.

Je n'avais jamais entendu ce mot. Pourtant, autour de moi, plusieurs mains se levèrent. M. Stein interrogea Arjoun.

- C'est quand des gens se transforment en loups ! s'écria-t-il.

- En loups-garous ! renchérit Sean.

M. Stein hocha la tête :

- Exactement, dit-il. La lycanthropie est la croyance selon laquelle des individus peuvent se transformer en loups-garous.

Il se racla la gorge avant de poursuivre :

- Comme Halloween approche, je me suis dit qu'il serait intéressant de parler de ce phénomène.

- Cette année, en plus, ce sera la pleine lune à Halloween ! intervint un garçon assez costaud à côté de moi.

- Très juste, approuva M. Stein.

Il croisa les bras et se mit à nous expliquer que les premières histoires de loups-garous étaient apparues en Europe il y a plus de deux siècles. On racontait que toute personne mordue par un loup-garou en devenait un à son tour, les nuits de pleine lune.

- C'est un processus contre lequel on ne peut rien, commenta le prof. La personne a beau essayer de résister, de vivre une vie normale ; dès que la lune se montre, elle se transforme en loup-garou.

- Les filles aussi ? voulut savoir Anna.

- Bien sûr, répondit M. Stein le plus sérieusement du monde. Une fois changée en loup-garou, la personne, homme ou femme, devient comme enragée. Elle pousse des hurlements terribles et se précipite dans la forêt la plus proche à la recherche de victimes.

Des rires fusèrent de partout.

- Au lever du jour, le processus s'inverse, poursuivit le prof. La personne redevient normale. Ou plutôt, elle quitte sa peau de loup-garou. Elle est alors obligée de la cacher jusqu'à la nuit suivante. De bien la cacher, car si quelqu'un la trouve et la brûle... le loup-garou meurt.

Les rires redoublèrent. Tout le monde se mit à parler en même temps.

Il fallut un moment à M. Stein pour rétablir le calme.

- Lequel d'entre vous croit à l'existence des loups-garous ? demanda-t-il.

Je pouffai de rire, tellement la question me paraissait idiote.

J'étais sûr que personne, sauf peut-être Anna, n'allait lever la main.

Mais, à ma grande surprise, toutes les mains se levèrent ! Absolument toutes !

- Vous croyez tous aux loups-garous ? s'exclama M. Stein.

- Bien sûr que oui, répondit Arjoun à voix basse.

- Bien sûr que oui, reprit Sean comme un écho.

En tournant la tête dans leur direction, je m'aperçus qu'ils me regardaient fixement.

Je frissonnai. Qu'est-ce qui leur prenait ?

Après les cours, Arjoun et Sean vinrent me trouver. Dans le couloir, les portes des casiers claquaient. Des cris et des rires fusaient de partout.

Les deux garçons me dévisagèrent un long moment sans rien dire.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, mal à l'aise, en fermant mon sac.

M. Stein venait de quitter la salle. Nous étions seuls tous les trois.

— Ça va ? demanda Sean.

- Ça doit faire bizarre de se retrouver parachuté dans une nouvelle école, non ? renchérit Arjoun.

- Oui, assez, répondis-je. Surtout quand on sait qu'on n'y reste que deux ou trois semaines.

- Tu as une sacrée chance, plaisanta Arjoun. Sean et moi, on est condamnés à vivre ici.

- Tu exagères, lui dis-je en mettant mon sac sur le dos. C'est joli, l'Étang-aux-loups.

Arjoun ne fit aucun commentaire. Il continuait à

me dévisager en tripotant nerveusement une bague en argent qu'il portait au petit doigt. Sean, les deux poings enfoncés dans son jean trop grand, se dandinait d'un pied sur l'autre.

C'est lui qui finit par briser le silence :

- Alors, comme ça, tu ne crois pas aux loups-garous ?

- Euh... C'est-à-dire que..., hésitai-je.

- Tu es le seul à ne pas avoir levé la main, ajouta Arjoun.

- Eh bien, non, je n'y crois pas. Mais alors, pas du tout ! Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, les gars, mais on est presque au XXI^e siècle. Je ne pense pas qu'il y ait encore beaucoup de types qui ont envie de se balader dans les forêts vêtus de peaux de loup. Même ici !

J'avais voulu faire de l'humour; mais ni Sean ni Arjoun ne rirent.

- Les loups-garous, ça existe ! chuchota soudain Arjoun. Et on peut te le prouver !

- Bien sûr, ironisai-je. Le lapin de Pâques aussi existe. Je l'ai rencontré, la semaine dernière, dans les rues de Cleveland. Il faisait de la trottinette.

- On peut te le prouver, insista Arjoun. On peut te montrer un loup-garou.

- Un vrai, renchérit Sean.

- Merci, vous êtes sympa, répondis-je, mais...

- Tu pourras le prendre en photo si tu veux, m'interrompit Arjoun.

Cela me fit brusquement réfléchir. Je repensai au concours auquel je m'étais inscrit. Il me fallait une

photo de Halloween. Une bonne photo. La meilleure. Arjoun et Sean s'approchèrent lentement de moi. Instinctivement, je reculai jusqu'au mur du fond.

- Alors, tu veux le voir, ce loup-garou ? demanda le premier.

- Tu veux le prendre en photo ? renchérit le second. Ils me regardèrent droit dans les yeux. Ils me lançaient un défi, c'était clair.

- Dites-moi comment faire, murmurai-je.

Tante Marthe éclata de rire.

- Anna ! Mais tu es affreuse ! s'exclama-t-elle.

- Merci beaucoup ! répondit Anna en faisant un petit salut. Je suis très flattée !

Après le dîner, elle était venue à la maison confectionner son costume de Halloween. Elle avait abandonné l'idée du pirate. Mais son nouveau déguisement était difficile à décrire. Elle avait sélectionné tout un tas de vieux vêtements, les avait déchirés en morceaux avant de les recoudre n'importe comment. Le résultat n'était pas triste.

Elle nageait dans un pantalon trois fois trop grand pour elle dont une jambe était marron, et l'autre vert olive. Elle avait cousu des pièces orange aux genoux. Sa chemise était un patchwork de couleurs : bleu, rouge, jaune, violet... Quant à sa veste, c'était un véritable kaléidoscope. Pour couronner le tout, elle avait mis un chapeau complètement défoncé qui lui cachait la moitié du visage.

- Et tu es censée être quoi ? demandai-je en souriant. Un clochard baba-cool ?

Cela ne la fit pas rire.

- Mais non, imbécile ! répliqua-t-elle. Une poupée de chiffon. Ça ne se voit pas ?

- Bof..., fis-je.

Oncle Bernard et Tante Marthe, quant à eux, avaient l'air de beaucoup s'amuser. Cela me soulageait. Pendant le dîner, je les avais trouvés fatigués et tendus. Nous n'avions pas échangé trois mots.

- Au fait, où est ton costume, Alex ? me demanda ma tante. Tu ne veux pas nous le montrer ?

- Je... je n'ai pas encore trouvé tous les accessoires, bredouillai-je.

- Dans ce cas, montons au grenier voir ce qu'il reste comme vieux habits ! proposa-t-elle.

- Euh... non, merci. J'ai besoin de réfléchir encore un peu.

À vrai dire, mon costume était le dernier de mes soucis.

Je devais retrouver Arjoun et Sean dans la forêt, près de l'Étang-aux-loups. C'est eux qui m'avaient fixé ce rendez-vous. Il fallait bien sûr que j'emporte mon appareil photo. Ils m'avaient expliqué que chaque nuit, le loup-garou venait là quand la lune était à son zénith.

- Il hurle pendant un bon quart d'heure, puis se met à quatre pattes pour boire, m'avait précisé Arjoun.

- Attends un peu de le voir, avait renchéri Sean. Il est absolument monstrueux. Mi-homme, mi-loup !

Je les avais écoutés en les dévisageant attentivement, sans réussir à savoir s'ils se moquaient de moi ou non. Ils avaient eu l'air à la fois si sérieux et si excités que je les crus.

Je me rappelai l'étrange créature que j'avais aperçue chez les Malwins, ainsi que les deux cadavres mis en pièces dans la forêt.

Mis en pièces par un loup-garou ?

Un long frisson me parcourut. Je n'avais jamais cru aux loups-garous. Mais j'avais rarement quitté la grande ville où j'étais né.

Ici, dans ce petit hameau perdu, tout semblait possible.

- Tu seras là à minuit ? avait demandé Sean.

Je n'avais pas très envie de m'aventurer dans les bois après ce que j'y avais vu la veille. Mais je voulais leur montrer que je n'étais pas un froussard.

En plus, si leur histoire était vraie, j'allais pouvoir envoyer une photo de loup-garou au jury du concours. Avec ça, j'étais sûr de gagner !

J'avais donc accepté. Mais au fur et à mesure que l'heure approchait, j'étais de plus en plus nerveux. Pour la cinquantième fois au moins, je regardai par la fenêtre. J'avais un nœud dans l'estomac. Mes mains étaient froides et moites.

- Alex, à quoi penses-tu ? me demanda soudain ma tante.

- Hein ? fis-je en sursautant.

Tout le monde rit.

- Tu fixais la fenêtre avec une expression complè-

tement hallucinée, m'expliqua Anna. Tu es sûr que ça va ?

- Euh... oui, oui. Je regardais la lune...

Anna finit par rentrer chez elle. Je souhaitai bonne nuit à mon oncle et à ma tante et gagnai ma chambre. Il était dix heures et quart.

Presque deux heures à attendre !

Je chargeai mon appareil photo avec une pellicule ultrasensible.

J'ouvris un magazine en espérant faire passer le temps. J'étais incapable de me concentrer. Toutes les trente secondes, je vérifiais l'heure.

Enfin, à minuit moins le quart, je me levai, enfilai un pull sous mon blouson et pris mon appareil photo. Sur la pointe des pieds, je me dirigeai vers la porte de ma chambre.

J'éteignis la lumière, tournai la poignée de ma porte...

Que se passait-il ? Je tournai la poignée dans l'autre sens, en tirant. Elle ne céda pas.

Je tirai plus fort...

J'étais enfermé dans ma chambre !

« La porte doit être coincée », me dis-je.

Je m'acharnai sur elle pendant cinq bonnes minutes.

Elle résista. Je n'avais plus aucun doute. Elle avait été fermée à clé de l'extérieur.

J'y donnai un coup de pied rageur.

Pourquoi mon oncle et ma tante m'avaient-ils enfermé ? À cause de ce qui s'était passé la veille ?

Parce qu'ils m'avaient senti nerveux ce soir ?

- S'ils s'imaginent que ça va m'arrêter ! m'exclamai-je.

Je me précipitai vers la fenêtre, l'ouvris d'un geste brusque...

Je poussai un cri de surprise.

À l'extérieur, on avait installé des barreaux de fer !

Quand avaient-ils fait cela ? Dans l'après-midi ?

J'étais prisonnier, enfermé dans ma chambre tel un animal dans sa cage !

- Libérez-moi ! Vous n'avez pas le droit de me faire ça ! m'écriai-je.

J'agrippai les barreaux des deux mains et essayai de les faire bouger.

J'étais en plein effort quand j'entendis un grognement sourd.

Mon cœur se mit à battre très fort.

Un second grognement retentit. Plus fort, cette fois-ci, et plus proche, beaucoup plus proche. Puis un long hurlement. Provenait-il de chez les Malwins ? Je scrutai l'obscurité à travers les barreaux. En face, la fenêtre du rez-de-chaussée était à nouveau grande ouverte. Mais la maison était plongée dans le noir le plus complet.

J'observai les environs. La lune était cachée par un nuage, et je pouvais à peine apercevoir les arbres au fond du jardin.

Soudain, je vis une forme indéfinissable sauter par la fenêtre des Malwins, immédiatement suivie par une autre.

La première créature rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement sinistre. Puis elle se dirigea vers les bois en compagnie de la seconde.

Était-ce des chiens ? Des loups ? Des êtres humains ? C'était difficile à dire dans le noir.

La lune réapparut, mais il était trop tard : les deux créatures s'étaient évanouies parmi les arbres.

Je martelai des poings les barreaux de ma fenêtre. Arjoun et Sean m'attendaient près de l'étang et, moi, j'étais emprisonné dans ma chambre.

Ils allaient me prendre pour un dégonflé. Et puis, je raterais l'occasion de prendre la photo du siècle !

Fou de rage, je refermai la fenêtre.

- Demain soir ! me dis-je tout haut. Demain soir, j'irai dans les bois. Personne ne m'en empêchera... Demain soir, je saurai si les loups-garous existent vraiment !

- Comment avez-vous pu me faire une chose pareille ! m'écriai-je en faisant irruption dans la cuisine le lendemain matin.

Je me plantai devant mon oncle et ma tante, les bras croisés.

Tante Marthe reposa son bol de café et me regarda d'un air embarrassé. Puis elle se tourna vers Oncle Bernard.

- On aurait peut-être dû le prévenir, tu ne crois pas ? murmura-t-elle.

Mon oncle fronça les sourcils :

- Tu as essayé de sortir, hier soir, Alex ?

Je n'avais pas la moindre envie de lui révéler mes plans.

- C'est-à-dire que..., hésitai-je, je n'aime pas me sentir comme dans une cage ! J'ai douze ans, et je pense que...

- Nous sommes désolés, me coupa ma tante en me préparant un bol de céréales.

- C'était pour ton bien, renchérit mon oncle en triturant nerveusement sa serviette. Nous n'avions pas le choix. Nous ne pouvons pas te laisser sortir dans la forêt en pleine nuit. C'est trop risqué.

- Tu es sous notre responsabilité, me rappela Tante Marthe. Tu te rends compte, si tes parents apprenaient qu'il t'est arrivé malheur ? Nous ne voulions pas te retenir prisonnier, nous voulions juste être sûrs que...

- Mais... mais enfin..., balbutiai-je.

- À propos, intervint Oncle Bernard, les Malwins ont téléphoné à la police.

- Quoi ? m'exclamai-je. À cause de moi ?

- Ils affirment que tu continues à les espionner...
Je poussai un cri de colère :

- Mais c'est complètement grotesque ! Je ne les ai pas espionnés. Je ne leur veux rien, à ces gens-là !

- C'est bon, ne t'énerve pas, me dit ma tante. Les Malwins sont un peu spéciaux, c'est tout...

- Des loups-garous ? demandai-je soudain.

Oncle Bernard faillit s'étrangler avec son café. Tante Marthe laissa échapper un petit rire nerveux, qui sonnait complètement faux.

- Qui est-ce qui t'a raconté ça ? Anna ?

- Euh... oui, avouai-je.

Elle hocha la tête en soupirant :

- Anna a un drôle de sens de l'humour !

- Alex... c'est ridicule ! Les Malwins ne sont rien d'autre qu'un vieux couple de grincheux, m'expliqua Oncle Bernard. Un vieux couple de

grincheux avec des chiens très antipathiques, ajouta-t-il.

- Anna prétend qu'ils n'ont pas de chiens. Qu'ils n'en ont jamais eu, remarquai-je.

- Ton amie s'est payé ta tête, répliqua mon oncle.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Je veux dire qu'elle cherche à te faire peur, c'est évident. Ne crois donc pas tout ce qu'elle raconte. La sonnette retentit. Anna venait me chercher pour aller à l'école.

J'étais content de pouvoir sortir. Je n'avais pas encore digéré le fait d'avoir été enfermé.

Je décidai de ne rien dire à Anna. Je ne voulais pas qu'elle raconte à toute l'école que mon oncle et ma tante me traitaient comme un bébé.

Je ne lui parlai pas non plus des chiens. Je n'avais pas envie de me disputer avec elle sur l'existence ou non de loups-garous à côté de chez moi. Je voulais découvrir la vérité tout seul.

Au collège, j'accrochai mon blouson dans mon casier et me dirigeai vers la classe de M. Stein. À l'angle du couloir, je tombai nez à nez avec Arjoun et Sean qui me bloquèrent le passage.

Ils m'avaient attendu une partie de la nuit. L'air pas contents du tout, ils me plaquèrent contre le mur.

- Salut, Alex ! dit Sean entre ses dents.

- Alors, c'était comment ? demanda Arjoun en souriant d'un air moqueur.

- C'est-à-dire que..., balbutiai-je. Mon oncle et ma tante...

Je ne savais pas quoi dire. Et pourquoi me regardaient-ils de cette façon ?

Sean eut un sourire étrange :

- Tu t'es bien amusé dans la forêt, cette nuit ? me demanda-t-il.

- Il était comment, ce loup-garou ? Raconte ! renchérit Arjoun.

Je les repoussai d'un geste brusque.

- Vous voulez dire que... que vous n'étiez pas à l'Étang ? m'écriai-je.

Ils éclatèrent de rire en se tapant sur l'épaule.

- Bien sûr que non ! déclara Arjoun. Qu'est-ce qu'on irait faire dans cette fichue forêt en pleine nuit !

Une blague ! Ils m'avaient fait une grosse blague. Ils n'avaient jamais eu l'intention de me montrer un loup-garou.

- Eh bien, raconte ! insista Arjoun. Tu t'es senti

comment en comprenant qu'on t'avait posé un lapin ?

- Ça m'a un peu surpris, mais sans plus, mentis-je. Je me suis dit que vous deviez avoir la frousse. De toute façon, j'étais bien trop occupé à photographier le loup-garou.

- Hein ? s'exclamèrent-ils d'une seule voix.

C'était à leur tour d'être étonnés. J'étais assez content de mon effet.

« Ça leur apprendra ! » me dis-je.

- Qu'est-ce que tu as vu, au juste ? demanda Arjoun, soupçonneux.

- Eh bien, le loup-garou ! répondis-je le plus naturellement du monde. Il est arrivé au bord de l'étang et a hurlé à la lune pendant un bon quart d'heure. Ensuite, comme prévu, il a bu.

- Tu racontes des bobards ! dit Sean avec dédain.

- Ouais, ajouta Arjoun. Tout ça, c'était dans tes rêves.

- Je peux le prouver, insistai-je. J'ai utilisé une pellicule entière.

- Alors, montre-les, tes photos ! dit Sean.

- Attends que je les développe, répliquai-je.

Ils avaient l'air de se demander s'il fallait me croire ou non. Je dus me maîtriser pour ne pas éclater de rire.

La cloche sonna.

- On va être en retard ! s'exclama Arjoun.

Nous courûmes tous les trois dans le couloir et pénétrâmes dans la salle de classe deux secondes avant M. Stein.

Je ne suivis pas du tout le cours. J'étais préoccupé. Préoccupé par Sean et Arjoun. Qu'allais-je faire, le lendemain, quand ils me demanderaient les photos du loup-garou ?

Soudain, j'eus une idée. Une idée lumineuse !

- Cette nuit, je vais photographier la maison des Malwins, chuchotai-je dans le combiné.

- Qu'est-ce que tu dis ? répondit Anna à l'autre bout du fil. Alex, pourquoi parles-tu si bas ?

Je chuchotais parce que mon oncle et ma tante n'avaient qu'un vieux téléphone dans le salon. Ils étaient juste à côté, dans la cuisine, en train de préparer le dîner. Je les voyais depuis le fauteuil où j'étais assis.

- Anna, j'ai décidé de me cacher derrière un angle de leur maison et de prendre en photo les deux... créatures qui sautent par leur fenêtre. Je veux savoir !

- Parle plus fort, je ne t'entends pas, dit Anna.

J'allais répéter mon plan lorsque ma tante entra dans le salon :

- Le dîner est prêt, Alex ! À qui parles-tu ?

- À Anna, répondis-je. Bon, Anna, il faut que je te laisse. À demain !

Je raccrochai sans savoir si elle accepterait de me tenir compagnie.

Je bâillai longuement pour faire croire que j'étais fatigué, et gagnai ma chambre peu après dix heures. Quelques minutes plus tard, j'entendis mon oncle

ou ma tante fermer soigneusement ma porte à clé. Mais j'avais tout prévu. Avant le dîner, j'avais glissé un morceau de carton dans la serrure. La porte n'était pas complètement fermée, et le verrou tourna dans le vide.

Je m'assis sur mon lit et attendis. À minuit moins le quart, comme la veille, j'enfilai un pull, mon blouson, et mis mon appareil photo en bandoulière... Quelques secondes plus tard, je traversais le jardin, sous la lumière blafarde de la lune.

J'allais enfin percer le secret des Malwins.

La maison d'Anna était plongée dans le noir. Je décidai d'aller frapper à la fenêtre de sa chambre. Il suffisait de grimper en s'accrochant aux branches d'un lierre touffu pour y arriver. La lumière de la lune facilita beaucoup mon escalade.

La fenêtre était entrouverte.

- Anna ? appelai-je aussi bas que possible. Tu es réveillée ?

Je l'entendis se lever péniblement et tirer le rideau.

- Qui est là ? demanda Anna d'une voix ensommeillée.

- C'est moi, Alex ! chuchotai-je.

- Alex ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ici à une heure pareille ?

— J'ai décidé d'aller prendre des photos des Malwins. J'aimerais que tu viennes avec moi.

- Des photos ? s'étonna Anna. Mais il est tard, et je dors...

- Toutes les nuits, j'entends des hurlements qui

proviennent de chez eux, expliquai-je. Ensuite, quelque chose, ou quelqu'un, saute par une des fenêtres et se précipite dans la forêt. Mon oncle prétend que ce sont leurs chiens, mais...

- Je te l'ai déjà dit, Alex, m'interrompit Anna. Les Malwins n'ont pas de chiens ! Ce sont des loups-garous. Crois-moi si tu veux, mais c'est la vérité. Ton oncle et ta tante le savent parfaitement.

- Je te crois, et c'est pour ça que je veux faire des photos. Tu te rends compte ? Je serais la première personne au monde à photographier un loup-garou ! Habille-toi, Anna, s'il te plaît ! Viens avec moi !

- Tu débloques complètement ! s'écria-t-elle. Retourne chez toi ! Il est hors de question que je sorte. C'est trop dangereux. Tu te souviens des deux cadavres que tu as vus, la première nuit, dans la forêt ? Tu veux qu'il nous arrive la même chose ? Les Malwins sont des tueurs, Alex !

En entendant ces mots, j'eus un moment d'hésitation. Mais je mourais d'envie de résoudre ce mystère... et surtout, de prendre ces photos.

- Ils ne nous verront pas, insistai-je. On restera cachés dans les buissons près de leur maison.

- Non, je n'irai pas ! J'ai trop peur. Pour la dernière fois, Alex, retourne te coucher !

- Anna, s'il te plaît ! la suppliai-je. Ne me dis pas que tu n'as pas envie de voir des loups-garous ! Mais elle avait déjà refermé sa fenêtre.

Je me laissai glisser au sol et soupirai. Après tout, elle avait peut-être raison. C'était peut-être vraiment

trop dangereux. Je n'osais pas imaginer ce qui m'attendait si les Malwins me surprenaient...

Et soudain, je l'entendis.

Un grognement, plus menaçant et sinistre encore que les précédents.

Je ne me retournai pas. Je savais d'où il provenait.

Le loup-garou devait être juste derrière moi.

Un nouveau grognement me fit pousser un cri de terreur.

Mes jambes étaient comme du coton. J'inspirai profondément et fis volte-face, prêt à affronter l'horrible monstre.

Rien. Il n'y avait personne derrière moi.

J'avalai péniblement la salive. Ma bouche était sèche. Mon cœur battait à tout rompre.

Soudain, je compris que le cri venait de la maison des Malwins.

« Ils doivent être sur le rebord de leur fenêtre », réalisai-je.

Et moi, j'étais là, dehors ! S'ils se dirigeaient vers la forêt, ils me découvriraient !

J'étais paralysé par l'effroi. Mes dents claquaient. Je dus faire un immense effort pour me mettre à courir. Mes baskets dérapaient sur l'herbe humide. J'atteignis enfin la haie qui séparait la maison de mon oncle et de ma tante de celle des Malwins.

Je tombai lourdement à genoux. J'avais la poitrine en feu. Fébrilement, je tentai de sortir l'appareil photo de son étui.

Des longs hurlements s'échappaient à présent de la chambre à coucher des Malwins. La lumière de la lune éclairait la façade de leur maison.

J'essayai de faire glisser la fermeture Éclair de mon étui. Je devais faire vite si je ne voulais pas rater les monstres. Mais mes mains tremblaient si fort que je n'y arrivais pas.

Un nouveau hurlement me fit lever la tête.

Je vis bouger une ombre. Une première jambe passa par-dessus le rebord de la fenêtre. Puis une seconde. Une silhouette se glissa jusqu'au sol.

Sans quitter des yeux la fenêtre, je tirais sur la fermeture. En vain.

Un deuxième corps apparut à la fenêtre et sauta.

Les deux créatures se tenaient à présent bien droites sur l'herbe.

Ce n'étaient donc pas des chiens ni des loups, mais bien des êtres humains !

Mais que portaient-ils ? Des capes ? Des capes en fourrure, qui pendaient derrière eux, couvrant leurs épaules ?

Ils me tournaient le dos. Impossible de distinguer leurs visages.

Ils se mirent à s'étirer, comme s'ils se préparaient à une longue course.

De temps en temps, ils levaient la tête et hurlaient à la lune.

« Tournez-vous, suppliai-je en silence, tournez-vous que je puisse vous voir ! »

- Ohhhh... ! fis-je en voyant leurs capes s'animer comme si elles étaient vivantes.

Elles s'enroulèrent lentement autour de leurs corps... Je réalisai qu'il ne s'agissait pas de capes, mais de peaux. De fourrures animales, pourvues de bras et de jambes !

Elles enveloppèrent entièrement les deux créatures, de la tête aux pieds.

Bouche bée, je continuai à m'acharner sur mon étui. Je parvins enfin à l'ouvrir et sortis mon appareil avec fébrilité.

Les deux créatures hurlèrent une nouvelle fois en levant leurs bras velus au-dessus de leur tête. Je vis étinceler de longues griffes. Elles poussèrent des grognements et se mirent à quatre pattes.

À présent, elles ne ressemblaient plus à des humains, mais à des animaux étranges. Quelque chose entre le loup et l'homme...

Anna avait raison. Les Malwins étaient des loups-garous. Les nuits de pleine lune, ils se transformaient en monstres assoiffés de sang.

Je retins ma respiration et les visai avec mon appareil photo. Je dus raidir tous mes muscles pour ne pas trembler.

C'est alors qu'ils se tournèrent vers moi.

Ce que je vis me glaça d'effroi. Ils avaient bien des têtes de loups !

Les petits yeux noirs luisaient sous leurs fronts recou-

verts de poils marron. Leurs gueules un peu écrasées laissaient deviner des rangées de crocs redoutables.

Des loups-garous. Les Malwins étaient des loups-garous.

J'étais pétrifié d'horreur.

Ils se regardèrent, comme pour se donner le signal du départ.

« Il faut que tu prennes une photo maintenant ! me dis-je. Dans une seconde, il sera trop tard ! »

J'essayai de régler mon objectif et de les cadrer le mieux possible.

« Vas-y, Alex ! m'encourageai-je. C'est maintenant ou jamais ! »

C'était peine perdue. Mes mains tremblaient trop. La photo allait être floue, à coup sûr.

« Fais-le ! Fais-le ! »

Je me redressai pour ne pas être gêné par la haie. Une branche cassée que je n'avais pas vue s'enfonça dans mon cou.

- Aïe ! m'écriai-je en laissant tomber l'appareil. Les deux créatures tournèrent aussitôt la tête dans ma direction...

J'étais découvert !

Je me laissai immédiatement tomber sur les genoux. M'avaient-ils vu ? Avec d'infinies précautions, j'écartai quelques branches et les regardai.

Les deux monstres n'avaient pas bougé, mais ils étaient sur le qui-vive. Leurs truffes noires humaient l'air.

Allaient-ils sentir que j'étais caché là, bondir dans la haie et me déchiqueter ? Allais-je finir comme les deux cadavres de la forêt ?

Ils hésitèrent quelques instants, les oreilles dressées, flairant l'air humide et froid.

Puis ils firent volte-face et se dirigèrent vers la forêt en poussant des grognements d'impatience.

J'attendis qu'ils aient complètement disparu pour me relever.

Je n'avais pas réussi à prendre la moindre photo, j'avais eu bien trop peur.

« Je vais les suivre, décidai-je soudain. Il le faut ! »
Je ne pouvais pas rentrer à la maison sans avoir pris

au moins une photo. Avoir pour voisins des loups-garous, c'était la chance de ma vie !

J'allais prouver l'existence de ces monstres. J'allais devenir célèbre ! Mes photos seraient reproduites dans les meilleurs magazines. Les galeries allaient se les arracher !

J'imaginai à quel point Oncle Bernard et Tante Marthe allaient être fiers de moi !

En pensant à eux, je sentis un frisson dans le dos. Ils étaient dans la forêt, en train de photographier des animaux nocturnes...

Savaient-ils que deux loups-garous erraient dans les bois à la recherche de chair fraîche ? Savaient-ils qu'ils étaient en danger ? En danger de mort ? Il fallait que je les prévienne.

Bien sûr, suivre les deux monstres en pleine nuit dans la forêt était une pure folie, mais j'avais deux bonnes raisons de le faire : prendre la photo du siècle et avertir mon oncle et ma tante.

Je ramassai mon appareil et, d'un pas encore mal assuré, je traversai le jardin. Les empreintes des loups-garous se distinguaient nettement dans l'herbe humide.

Je ne tardai pas à me retrouver sur le petit sentier qui menait au chêne tordu. Il faisait beaucoup plus sombre dans le bois, et des ombres menaçantes se dressaient autour de moi.

Sitôt dépassé le vieux chêne, j'entendis un grognement sourd, suivi d'un cri terrible. L'un des deux monstres venait de se jeter sur une proie.

Je plissai les yeux pour essayer de voir ce qui se passait.

Il n'y avait aucun doute. Les répugnantes créatures avaient attrapé quelque chose... ou quelqu'un.

L'idée qu'il s'agissait peut-être de mon oncle ou de ma tante me fit frémir d'horreur.

Les deux loups-garous se battirent un court instant avec leur proie. Mais celle-ci n'avait aucune chance. Bientôt, un nouveau cri retentit. Un cri de détresse. J'étais suffisamment près pour distinguer quatre sabots se dresser en l'air.

« Ce n'est pas un être humain, me dis-je. Ils sont tombés sur un faon... »

Ils allaient le tuer, le réduire en pièces.

Que pouvais-je faire ? Comment sauver ce pauvre animal ?

Les questions se bousculaient dans ma tête. Sans réfléchir, je rejetai la tête en arrière et poussai un long hurlement. J'eus l'impression qu'il se répercutait dans toute la forêt.

Les deux loups-garous lâchèrent leur proie et se tournèrent dans ma direction. Le faon profita de cette diversion pour se remettre sur ses jambes. Il détala vers les buissons les plus proches.

Les loups-garous humaient l'air avec frénésie. La

lune faisait briller dans leurs yeux des reflets rougeâtres. Ils poussèrent des grognements sourds et menaçants. Et, soudain, ils foncèrent droit sur moi. Je tentai de fuir, mais j'étais paralysé par l'effroi. Et puis courir n'aurait servi à rien : ils étaient bien plus rapides que moi. La terre tremblait sous leurs pas lourds. Je voulus crier... mais aucun son ne sortit de ma bouche. Les deux loups avaient la gueule grande ouverte. Leurs crocs étincelaient sous la lumière de la lune.

C'était fini. Ils allaient me tuer.

Mais, brusquement, les deux créatures changèrent de direction. Un lièvre venait de traverser le chemin, et ils se mirent aussitôt à sa poursuite.

J'avais de la chance : ils semblaient préférer les animaux aux proies humaines ! Ils se jetèrent sur le lièvre avec des grognements féroces. L'un des loups-garous attrapa la pauvre bête par la peau du cou et l'autre planta ses crocs dans son ventre.

Le cœur battant à tout rompre, je sortis mon appareil photo de son étui. Mes mains tremblaient toujours, mais je réussis à me caler contre un tronc d'arbre. Tenant fermement l'appareil, je pris une première photo. Puis une deuxième.

Quand il ne resta plus rien du lièvre, les loups-garous se léchèrent les babines et reprirent leur chemin à travers les arbres. Tenant toujours mon appareil des deux mains, je les suivis.

Je ne savais pas très bien ce que je faisais. J'étais comme hypnotisé. Continuer à filer ces deux créatures assoiffées de sang était de la folie ! Mais il fallait que je prévienne mon oncle et ma tante. Il fallait que je leur raconte tout ce que je savais à propos des Malwins. Il fallait qu'ils sachent qu'ils étaient en danger de mort !

Et je voulais absolument prendre d'autres photos. J'étais agité de tremblements incontrôlables. Je ne me sentais plus moi-même. C'était comme si je m'étais dédoublé et m'observais de l'extérieur.

Je restais à une certaine distance des deux monstres pour avoir le temps de me cacher derrière un arbre ou un buisson si l'un d'eux se retournait.

Arrivées à l'étang, les deux créatures se mirent à boire avidement. Elles n'avaient plus rien d'humain à présent. Leurs corps ressemblaient en tout point à ceux de loups. Quant à leurs visages, ils s'étaient allongés. Mais ce sont leurs yeux qui m'effrayèrent

le plus. Des yeux ronds et noirs, pleins de cruauté. Je me cachai derrière un gros tronc et retins ma respiration. Quand j'osai enfin risquer un œil, je les vis contourner l'étang pour rejoindre la rive opposée. J'attendis qu'elles soient suffisamment loin et les suivis.

Je les épiai tout la nuit, et pris une soixantaine de photos.

Je me sentais comme dans un cauchemar dont je n'arrivais pas à me réveiller. J'avais complètement perdu la notion du temps. Aussi fus-je surpris de voir le jour commencer à se lever.

Les loups-garous se déplaçaient plus lentement à présent. Leur démarche était devenue plus raide. Nous arrivâmes à l'endroit où la forêt jouxte les jardins. Je laissai les Malwins traverser le leur, caché derrière un arbre. J'avais trop peur qu'ils finissent par me surprendre. C'aurait été trop bête !

Le soleil n'allait pas tarder à se montrer à l'horizon. Il me restait quelques poses sur ma pellicule.

Arrivés devant la fenêtre de leur chambre, les loups-garous s'arrêtèrent et se tournèrent vers le soleil levant.

J'étouffai un cri de surprise en voyant leurs fourrures glisser lentement le long de leurs corps. On aurait dit qu'ils pelaient.

Leurs pattes griffues disparurent, ainsi que leur museau, leur truffe, leurs oreilles pointues. Les Malwins retrouvaient leur apparence humaine.

C'était un spectacle horrible et fascinant à la fois.

Bientôt, les deux peaux de loup-garou gisèrent à leurs pieds, inertes. Ils les ramassèrent.

Si les Malwins se retournaient, j'allais les voir pour la première fois !

C'est ce qu'ils firent.

J'étais loin d'imaginer ce que j'allais découvrir.

Le soleil éclairait de plein fouet leurs visages.
J'étouffai un cri d'horreur. Non, c'était impossible !
Oncle Bernard et Tante Marthe s'étirèrent, lissèrent
leurs cheveux gris et ramassèrent leurs peaux de
loup.

Les loups-garous, c'étaient donc eux ! Mon oncle
et ma tante !

Je vivais un véritable cauchemar !

Oncle Bernard leva les yeux en direction de la forêt.
Je me réfugiai derrière un arbre.

M'avait-il vu ?

Non. Je tremblais de tout mon corps.

En aucun cas ils ne devaient se douter que j'avais
découvert la vérité.

Il fallait que je réfléchisse. Que je trouve un plan.
Que faire ? Je ne pouvais plus rester avec eux. L'idée
de vivre avec deux loups-garous me glaçait le sang.
Mais où aller ? Qui m'aiderait ?
Et surtout, qui me croirait ?

J'observais mon oncle et ma tante replier leurs peaux de loup. Puis, ils escaladèrent le rebord de la fenêtre. Quelques secondes plus tard, ils avaient disparu à l'intérieur de la chambre à coucher des Malwins. Les Malwins ! Étaient-ils encore en vie ? Ou bien mon oncle et ma tante les avaient-ils...

À l'idée de ce qui avait pu leur arriver, ma gorge se noua.

Cinq minutes plus tard, mon oncle et ma tante ressortirent par la fenêtre et se dirigèrent vers chez eux. Je restai caché derrière mon arbre. Je réfléchissais. Si rien ne bougeait jamais chez les Malwins, c'est qu'ils étaient enfermés quelque part, ou morts... À moins qu'ils ne fussent eux aussi des loups-garous. J'avais envie de m'enfuir à des milliers de kilomètres de ce maudit endroit.

Mais, auparavant, je voulais savoir ce qui était arrivé à nos voisins. S'ils étaient en danger, je ne pouvais pas les abandonner comme ça.

Je surveillai les deux maisons pendant quelques instants. Voyant que rien ne bougeait ni dans l'une ni dans l'autre, je me glissai sans bruit vers celle des Malwins. Caché derrière la haie, je m'assurai que les volets de la chambre de mon oncle et de ma tante étaient bien fermés.

Une fois devant la fenêtre des Malwins, je retins mon souffle ; puis, sur la pointe des pieds, j'essayai de distinguer l'intérieur de la chambre.

Tout était sombre. Je ne voyais rien.

Je pris mon élan et escaladai à mon tour le rebord

de la fenêtre. Prudemment, je fis glisser une jambe à l'intérieur, puis l'autre...

Il fallut quelques secondes pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Il n'y avait rien. La chambre était complètement vide. On avait arraché jusqu'au dernier clou des murs.

Dans un coin, je reconnus les deux peaux de loup-garou de mon oncle et de ma tante. Elles étaient soigneusement pliées l'une à côté de l'autre.

J'inspirai profondément et me dirigeai avec précaution vers le couloir.

Tout était sombre et désert, là aussi.

- Il y a quelqu'un ? me risquai-je à appeler.

Aucune réponse.

Je longuai le couloir en direction de l'entrée, inspectant chaque pièce.

Elles étaient toutes nues et recouvertes d'une épaisse couche de poussière.

Apparemment, plus personne ne vivait ici depuis des années.

« Mais alors, réalisai-je soudain, on m'a menti ! Les Malwins n'existent pas ! »

Mon oncle et ma tante avaient tout inventé. Ils se servaient de cette maison uniquement pour entreposer leurs peaux de loup-garou. Et ils parlaient des Malwins uniquement pour que personne n'y entre. Leur plan fonctionnait à merveille !

Je n'en revenais pas. Comment pouvaient-ils être aussi machiavéliques ?

Il fallait que je prévienne Anna. Personne n'était en sécurité dans les environs.

Je revis mon oncle et ma tante se jetant sur le faon. Je les revis dévorant le lièvre...

C'était abominable !

Prévenir Anna et sa famille. Il fallait qu'ils quittent au plus vite l'Étang-aux-loups !

Je tournai les talons, me précipitai vers la chambre à coucher et ressortis par la fenêtre.

Le soleil était une grosse boule rouge.

« Pourvu qu'Anna soit déjà réveillée ! » me dis-je.

Je traversai en courant le jardin des Malwins.

J'avais fait quelques mètres quand soudain une voix dans mon dos me fit stopper net.

- Alex, qu'est-ce que tu fais dehors à une heure pareille ?

C'était Tante Marthe. Elle avait ouvert la porte de la cuisine.

Je sentis mes jambes se dérober sous moi.

- Quelle idée d'être debout si tôt ? C'est samedi aujourd'hui. Il n'y a pas classe !

Elle me jeta un regard soupçonneux avant d'ajouter :

- Et où allais-tu d'un air si pressé ?

- Euh... je..., bafouillai-je.

Je tremblais si fort que j'étais incapable de prononcer le moindre mot.

- Eh bien ? renchérit mon oncle, qui avait rejoint ma tante.

- Je... j'allais chez Anna, pour la... pour parler de nos costumes de Halloween. On a encore quelques détails à régler.

J'observais leurs visages. Me croyaient-ils ?

Ils n'en avaient pas l'air.

- Voyons, Alex, il est beaucoup trop tôt pour aller déranger les gens ! commenta Tante Marthe. Viens

donc plutôt prendre ton petit déjeuner.

J'hésitais. Je ne savais plus quoi faire.

Si je me sauvais, ils allaient se douter de quelque chose et se lancer à ma poursuite. Ils étaient des loups-garous, et il y avait toutes les chances pour que je finisse dans leur estomac !

Je décidai de ne pas fuir. Pas tout de suite. Pas avant d'avoir parlé à Anna.

Je me dirigeai lentement vers la cuisine, sous l'œil attentif d'Oncle Bernard et de Tante Marthe.

Quand nous prîmes place autour de la table, mon oncle bâilla.

- Ta tante et moi avons travaillé toute la nuit, dit-il. Mais je crois que nous avons fait d'excellentes photos.

« Menteur, pensai-je, tu as passé la nuit à chasser des animaux et à les dévorer ! Tu es un monstre ! »

Je gardai les yeux fixés sur mon bol de céréales.

Je prenais mon petit déjeuner avec deux loups-garous. J'en avais la nausée. Deux heures auparavant, mon oncle et ma tante avaient encore les mains et la bouche pleines de sang !

Je ne pouvais pas rester une minute de plus avec eux. C'était insupportable. Je me levai... et tressaillis en sentant la main de mon oncle se poser lourdement sur mon épaule.

- Du calme, Alex, murmura-t-il. Prends ton temps. Tu n'as même touché à tes céréales...

- Mais je..., bredouillai-je, incapable de trouver une excuse.

En vérité, j'étais bien trop terrifié pour avaler quoi que ce soit. Et, surtout, je voulais qu'il enlève sa main de mon épaule. Le contact de sa peau me faisait frissonner d'horreur.

- C'est Halloween aujourd'hui, dit doucement mon oncle. Tu vas veiller tard, cette nuit. Mieux vaut prendre des forces...

- Allons, mange ! m'encouragea ma tante.

Sans un mot, ils me regardèrent mâcher mes corn flakes. Ils ne souriaient pas. Je sentais qu'ils étudiaient mes moindres gestes

« Ils savent que je les ai suivis, pensai-je. Ils savent que j'ai découvert leur secret. Plus jamais ils ne me laisseront partir. »

— Bon... il faut que j'aille chez Anna, annonçai-je le plus naturellement du monde, sitôt ma dernière bouchée avalée.

Je fis mine de me lever, mais la main d'Oncle Bernard se posa une nouvelle fois sur mon épaule.

- Suis-moi, Alex ! ordonna-t-il.

Sans lâcher mon épaule, mon oncle me conduisit jusqu'au garage. Il ne prononça pas un mot.

Il m'agrippait si fermement que j'étais certain de ne pas pouvoir lui échapper. Qu'allait-il faire de moi ?

- Je suis désolé de vous avoir suivis, murmurai-je. Je te promets que je ne dirai rien à personne.

Il ne m'entendit pas. Heureusement ! Car il s'arrêta devant une rangée d'outils, en saisit un et me le tendit.

- J'ai besoin de ton aide ce matin, annonça-t-il. Il y a un tas de travail dans le jardin.

- D... dans le jardin ? bredouillai-je.

Oncle Bernard hocha la tête.

- Tu sais à quoi sert cet outil ? demanda-t-il.

- Euh... non, pas vraiment, répondis-je d'une petite voix.

L'outil en question tremblait dans ma main.

- C'est un sarcleur, m'expliqua-t-il. Il sert à arra-

cher les mauvaises herbes. J'aimerais que tu nettoies le pourtour du garage.

- D'accord.

J'étais complètement abasourdi.

- Et, surtout, ne jette rien dans le jardin des Malwins, me prévint-il. Je suis sûr qu'ils vont observer tes moindres gestes et se plaindre à la première occasion.

- Pas de problème, répondis-je.

« Les Malwins n'existent pas ! » avais-je envie de crier.

- Pendant ce temps, je désherberai devant la maison, poursuivit Oncle Bernard. À nous deux, on devrait venir à bout de toute cette verdure en un rien de temps.

Pour la première fois depuis ce matin, il sourit.

Savait-il que je savais ? Était-ce pour cela qu'il voulait me garder auprès de lui ?

Mon oncle et moi travaillâmes dans le jardin toute la matinée. Dès que je m'arrêtais quelques secondes pour souffler, je le voyais qui m'observait froidement. Ou, plutôt, qui me surveillait...

J'étais terrorisé. Je n'avais qu'une envie : lâcher mon outil et prendre mes jambes à mon cou.

Mais je ne pouvais pas m'enfuir sans avoir prévenu Anna et sa famille. Il fallait qu'ils sachent qui étaient leurs voisins.

Je ne vis Anna que le soir. Elle déboula dans la cuisine alors que nous venions de terminer de manger.

- Alors ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous en dites ?

Vêtue de sa robe de poupée de chiffon, elle fit un tour sur elle-même.

— Tu es magnifique ! commenta Tante Marthe.

Anna se tourna vers moi, les sourcils froncés :

- Où est ton costume, Alex ? Tu ne vas quand même pas faire la tournée des voisins sans déguisement ? !

- Euh..., balbutiai-je. Il est dans ma chambre. Attends, je vais le chercher... Et puis, non, viens avec moi !

Je la traînai presque de force jusqu'à ma chambre.

- Belle nuit pour Halloween, dit-elle. Je suis sûre qu'on va s'amuser comme des fous. Et, en plus, c'est la pleine lune !

Une fois dans ma chambre, je refermai soigneusement la porte derrière nous.

- Il y a un problème, annonçai-je. Un gros problème.

- Ah bon ? fit Anna en arrangeant son chapeau.

— Oui. Mon oncle et ma tante sont des loups-garous.

Anna leva lentement les yeux sur moi :

- Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Je lui expliquai tout. Ma nuit dans la forêt, ma terrible découverte au lever du jour...

- Ils cachent leurs peaux dans la maison des Malwins, terminai-je.

- Mais... les Malwins ?

- Ils n'existent pas, Anna ! La maison est vide. Mon oncle et ma tante l'utilisent comme cachette !

Anna resta bouche bée pendant quelques secondes.
Son menton tremblait :

- A . . . alors, qu'est-ce qu'on va faire ? Ton oncle et ta tante ont l'air si gentils ! Ils ont toujours été adorables avec moi.

- Ce sont des loups-garous ! insistai-je. Il faut prévenir ta famille. Il faut qu'on parte tous d'ici. Qu'on aille chercher de l'aide. Qu'on appelle la police, je ne sais pas, moi !

- Mais... mais..., bredouilla Anna, complètement paniquée.

Soudain, j'eus une autre idée.

- Attends ! m'exclamai-je. Tu te souviens de ce qu'a dit M. Stein sur les peaux de loup-garou ? Ne suffit-il pas de les brûler pour que ces monstres soient anéantis ?

Anna hocha la tête :

- Oui, c'est ce qu'il a dit. Mais...

- Mais quoi ? la coupai-je. C'est ça qu'il faut faire ! Suis-moi !

- Alex ! s'écria Anna. Tu ne vas quand même pas tuer ton oncle et ta tante !

Je stoppai net.

- Euh... non... non, bien sûr, balbutiai-je. Mais je pensai que... Tu crois vraiment que...

- J'ai une meilleure idée ! m'interrompit Anna.

J'entendis mon oncle et ma tante s'installer dans le salon. Par la fenêtre de ma chambre, je voyais la pleine lune surgir lentement de derrière les arbres. De temps en temps, elle était masquée par des nuages noirs.

Anna m'agrippa le bras et m'éloigna le plus possible de la porte.

- Que dirais-tu de cacher les peaux de loup-garou ?

- Les cacher ? m'étonnai-je. Mais à quoi cela servira-t-il ?

- Ton oncle et ta tante ne les trouveront pas. Ils ne pourront pas se transformer en loups-garous cette nuit.

- Tu veux dire que, s'ils restent une nuit entière sans faire d'atrocités, ils guériront peut-être ? ajoutai-je avec espoir.

Anna hocha la tête :

- Ça vaut la peine d'essayer ! dit-elle. Si ça marche...

Non , attends, j'ai une meilleure idée encore ! C'est nous qui allons porter leurs peaux !

- Hein ? fis-je. Porter leurs peaux ? Mais pourquoi ?

- Parce que ton oncle et ta tante vont les chercher partout, répondit Anna. Ils vont fouiller le moindre recoin des deux maisons, du jardin, du garage. Mais ils ne penseront pas à les chercher sur nous !

- Tu as raison ! Et nous resterons dehors jusqu'au lever du jour pour être sûrs qu'ils ne découvrent pas la supercherie !

En réalité, je n'étais pas sûr que le plan d'Anna soit vraiment bon. Mais nous étions bien trop traumatisés pour réfléchir plus longtemps.

Je n'avais plus qu'une idée en tête : guérir mon oncle et ma tante.

- Alors, on y va ? demanda Anna.

- On y va !

- Très bien. Enfile ton costume de pirate, ordonna-t-elle. Je ne veux pas que ton oncle et ta tante soupçonnent quoi que ce soit. Pendant ce temps, je vais me glisser chez les Malwins et enfiler une des peaux. Retrouve-moi derrière le garage. Je t'apporterai la deuxième.

Sur ces mots, elle sortit. Je l'entendis saluer Oncle Bernard et Tante Marthe et leur annoncer que j'allais la rejoindre dehors. La porte claqua.

J'enfilai rapidement mon déguisement de pirate et nouai un bandana autour de ma tête.

Un bruit à ma porte me fit sursauter.

- Tante Marthe ! m'écriai-je.

Elle se tenait derrière moi, les sourcils froncés.

- Ça ne marchera pas, dit-elle en hochant la tête.
- Quoi ?
- Alex, je te dis que ça ne marchera pas, répétait-elle.



Elle s'approcha de moi et m'enleva le bandana. J'étais paralysé de terreur.

- Ça ne peut pas marcher, insista-t-elle. Tu ne peux pas sortir déguisé comme ça. C'est ridicule. Et puis, il faut te maquiller. Te mettre un peu de noir sur le visage, pour avoir l'air un peu plus effrayant.

Je poussai un soupir de soulagement. Tout ce que voulait ma tante, c'était rendre mon costume de Halloween plus crédible !

Elle se chargea elle-même du maquillage. Puis elle alla chercher une grosse boucle d'oreille dans sa chambre et me l'accrocha à l'oreille gauche.

- Voilà, commenta-t-elle. C'est beaucoup mieux ! Et maintenant, dépêche-toi, Anna t'attend !

Je la remerciai et me précipitai dehors.

Anna m'attendait comme convenu derrière le garage. Elle portait déjà sa peau de loup-garou. Je faillis ne pas la reconnaître et sursautai. Elle avait l'air plus

vrai que nature. La voir dans cette tenue me mit mal à l'aise, mais je ne le lui dis pas.

- Mais qu'est-ce que tu as fabriqué ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

- C'est à cause de ma tante, répondis-je. Elle voulait arranger mon costume. Alors, comment on se sent là-dedans ?

- Ça pique, grommela-t-elle. Et puis, ça pue !

Elle me tendit la seconde peau :

- Enfile ça en vitesse ! La lune est déjà bien haute. Ton oncle et ta tante ne vont pas tarder à sortir.

Je fus surpris par l'épaisseur de la fourrure. Je dépliai la peau pour la contempler.

- Moi qui rêvais de me déguiser en loup-garou pour Halloween..., murmurai-je.

- Allons, dépêche-toi ! me pressa Anna. Ils vont finir par nous surprendre.

J'enfilai rapidement la peau par-dessus mon costume de pirate. Elle était un peu rêche, surtout aux jambes, mais la tête était assez confortable.

- Viens, dit Anna, il est temps de filer.

Je longeai le garage avec elle. Quelques secondes plus tard, nous étions sur la route. On pouvait apercevoir sa maison.

Soudain, j'entendis des voix. C'était les enfants du voisinage qui commençaient leur tournée de Halloween.

- On serait peut-être plus en sécurité avec eux ? hasardai-je.

- Tu as raison, m'approuva Anna. Demandons-leur

s'ils veulent bien de nous dans leur groupe.
Nous traversâmes la route. J'avais terriblement chaud sous ma fourrure. La sueur dégoulinait sur mon front et mon dos.

En rejoignant le groupe d'enfants, je constatai qu'ils étaient beaucoup plus jeunes que nous. Les accompagner n'avait aucun intérêt. Avec Anna, nous partîmes à la recherche d'un autre groupe.

Dans le hameau voisin, j'aperçus un robot et une momie en train de sonner à une porte.

- Tiens, regarde, me dit Anna, c'est Sean et Arjoun ! Je reconnais leurs costumes.

- Faisons la tournée de Halloween avec eux ! suggérai-je.

- Bonne idée ! Hé, les garçons, attendez-nous !

Nous courûmes dans leur direction.

Ils tournèrent la tête et, en nous voyant, ils poussèrent des cris de terreur. Ils lâchèrent leurs paniers et détalèrent comme des lapins.

Nous nous arrê tâmes au milieu de la route et les regardâmes s'enfuir.

- On dirait que nos costumes sont un peu trop réalistes ! commentai-je.

- Peut-être, oui, répondit Anna.

Nous éclatâmes de rire. Cet incident me mit de bonne humeur. Mais pas pour longtemps.

Soudain, j'entendis un bruit de pas précipités derrière nous. Je tournai la tête... et vis mon oncle et ma tante courir dans notre direction, l'air furieux.

- Les voilà ! s'écria Oncle Bernard. Rattrapons-les !

Pendant quelques secondes, je restai comme paralysé. Oncle Bernard et Tante Marthe n'avaient pas l'air seulement furieux. Ils semblaient aussi désespérés.

- Restez où vous êtes ! nous supplia ma tante. Nous avons besoin de ces peaux !

Mes jambes refusèrent de bouger. Mais Anna me tira par le bras. Je la suivis en courant comme un fou.

Nous traversâmes des routes, des champs, des bosquets. Mon oncle et ma tante nous talonnaient de près en criant :

- Rendez-nous nos peaux ! Rendez-nous nos peaux !
Nous dépassâmes un nouveau hameau. J'étais à bout de forces. Mon visage était inondé de sueur. Je ne voyais presque plus rien.

À nouveau, des champs, quelques arbres. Puis la forêt...

Nous nous enfonçâmes dans les sous-bois. Derrière,

j'entendais toujours les appels déchirants de Tante Marthe et d'Oncle Bernard.

- Nos peaux ! Rendez-les-nous ! Par pitié !

Nous escaladâmes une petite colline plantée de sapins. Je glissai à plusieurs reprises sur des pommes de pin. Soudain, Anna trébucha et tomba de tout son long. Elle se releva aussitôt et poursuivit sa course.

- Rendez-nous nos peaux ! Rendez-nous nos peaux ! Les cris de mon oncle et de ma tante étaient de plus en plus rauques.

Soudain, tout sembla s'arrêter. Comme si le monde avait cessé de tourner. Même le vent ne soufflait plus sur la petite colline.

J'avais l'impression que le silence était palpable. Oncle Bernard et Tante Marthe s'étaient arrêtés, eux aussi.

Exténués, Anna et moi fîmes volte-face pour les affronter.

- La lune, dit Anna d'une voix haletante. Elle est à son zénith. Regarde, elle est énorme !

À quelques mètres de nous, mon oncle et ma tante tombèrent à genoux. Leurs visages étaient tordus par la douleur. Ils rejetèrent la tête en arrière et poussèrent des hurlements sinistres. Mon sang se glaça dans mes veines.

Peu à peu, leurs hurlements se transformèrent en cris, en cris affreux. Ils se tenaient la tête de leurs mains crispées.

Je compris que leurs cris étaient des cris d'agonie.

- Anna, murmurai-je, horrifié, qu'avons-nous fait ?

Mon oncle et ma tante continuèrent à crier en s'arrachant les cheveux.

Soudain, leurs convulsions cessèrent. Leurs mains glissèrent lentement le long de leurs corps. Leurs bouches se fermèrent. Ils retrouvèrent tout leur calme.

Doucement, mon oncle aida ma tante à se relever. Ils lissèrent leurs cheveux, arrangèrent leurs habits. Lorsque finalement nos regards se croisèrent, je vis des larmes briller dans leurs yeux.

- Merci ! s'écrièrent-ils en même temps.
- Merci de nous avoir sauvés ! ajouta mon oncle. Puis ils se précipitèrent dans nos bras.
- Vous nous avez libérés ! s'exclama Tante Marthe. La lune est à son zénith, et nous ne nous sommes pas transformés, grâce à vous. Bernard et moi ne sommes plus des loups-garous !
- Comment vous remercier ? dit mon oncle. Nous

vivions un vrai cauchemar. Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous. Vous êtes merveilleux !

- Merveilleux peut-être, grommelai-je, mais surtout en nage. Il fait une de ces chaleurs là-dedans !

Tout le monde éclata de rire.

- Rentrons à la maison ! proposa Tante Marthe. Allons faire la fête ! Une vraie fête !

En chemin, nous ne cessâmes de plaisanter.

En pénétrant dans la cuisine, Tante Marthe annonça :

- Je vais préparer un dessert. Des gaufres au chocolat, ça vous tente ?

- Et comment ! répondis-je en même temps qu'Anna. Je me tournai vers elle :

- Enlevons ces maudites peaux et allons les remettre chez les Malwins ! proposai-je. Personne n'en aura plus jamais besoin.

Nous allâmes nous changer dans ma chambre.

Sans l'attendre, je courus vers la maison abandonnée.

J'avais hâte de jeter cette fourrure qui puait le fauve.

Je me hissai sur le rebord de la fenêtre et sautai dans la pièce. La lumière blanche de la lune coulait sur le plancher nu.

Anna se laissa tomber juste derrière moi.

- Alex..., fit-elle.

Je me tournai vers elle.

Que lui arrivait-il ? Elle haletait comme une bête qui a soif.

- Alex, gémit-elle. Alex, aide-moi...

Était-ce à cause de la pénombre ? Je voyais danser une étrange lueur dans ses yeux.

Brusquement, je compris :

- La peau ! Jette cette peau, Anna ! Vite !

Trop tard.

La lune énorme et ronde qui dérivait dans le ciel venait d'apparaître derrière la fenêtre.

Effaré, je vis la peau s'enrouler autour du corps d'Anna. Ses ongles devinrent des griffes, son visage un museau hirsute...

La créature se dressa sur ses pattes de derrière et hurla, hurla, hurla...

- Oh non ! soupirai-je, épouvanté.

Je n'en avais pas encore fini avec les loups-garous !

FIN

Chair de poule

LA PEAU DU LOUP-GAROU

Quelles sont ces ombres
aux formes mi-humaines, mi-animales
qui dansent la nuit dans le jardin ?
Alex, venu passer quelques jours
chez son oncle et sa tante,
ne devrait pas essayer de comprendre !
À moins qu'il n'ait envie
de risquer sa peau...

DÈS 10 ANS



TEXTE INTEGRAL / CODE PRIX : BP 7